
U d'/of OTTAWA
39003003984118

6-6-62



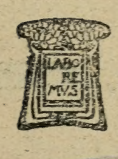
Maurice Barrès

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Maurice Barrès

PAR

RENÉ GILLOUIN





PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'EPERON, 7

1907

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

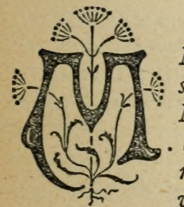
Six exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 6 et douze exemplaires sur papier d'Arches à la forme, numérotés de 7 à 18.





CONCORDANCE

POUR TOUTE CETTE ÉTUDE (1).



Maurice Barrès est né en 1862 à Charmes-sur-Moselle (Vosges). Par sa mère, Mlle Luxer, il appartient à une des plus anciennes familles de Lorraine. Sa famille paternelle est originaire de l'Auvergne. Le nom de Barrez semble venir de Barrès, petit district à cheval sur le Rouergue et sur la Haute-Auvergne (arrondissement de Saint-Flour). On trouve des Barrès à Saint-Flour au XVe siècle, dans les premiers rangs de la bourgeoisie (consuls, notaires, receveurs). A la fin du XVe siècle un Barrès se fixe à Blesle. De cette branche de Blesle sort Maurice Barrès (2). C'est son

---

(1) Cette étude telle que nous l'avons conçue ne comportait pas de biographie proprement dite. Pour lui garder son caractère, sans cependant priver le public de la sorte de renseignements dont il est avide, nous avons cru pouvoir emprunter à M. Maurice Barrès lui-même le procédé de la *Concordance* (voir *Sous l'Œil des Barbares*).

(2) Nous devons ces renseignements sur la famille Barrès à l'obligeance de M. Marcellin Boudet, ancien magistrat, président de la société de la Haute-Auvergne, dont le nom en ces matières d'érudition fait autorité.

grand-père Jean-Baptiste-Auguste Barrès, vélite de la garde impériale, qui, s'étant marié à Charmes, s'y fixa lorsqu'il prit sa retraite... Tout ceci soit dit en réponse à telles insinuations.

Après une enfance solitaire, et où passe l'horreur de 70, dans un mélancolique paysage vosgien, il fut mis interne à dix ans au collège de la Malgrange, puis à quatorze au lycée de Nancy. De cette époque de sa vie il n'a gardé que des souvenirs désolés. Le temps d'où il date sa naissance, c'est l'année 1879-1880 où, après huit ans de réclusion ayant enfin obtenu sa liberté, en même temps qu'il découvrait « le tabac, le café et tout ce qui convient à la jeunesse, » avec Stanilas de Guaita il s'initiait à la poésie lyrique, et avec ce fameux Burdeau aux systèmes de philosophie.

Sa famille désirait qu'il fût magistrat. Il s'inscrivit donc à la Faculté de Droit de Nancy, mais dès ce moment il rêvait d'avoir du talent littéraire, dépouillait Flaubert, Montesquieu, Agrippa d'Aubigné, et collaborait à la Jeune France. *En 1883, encouragé par Leconte de Lisle et Anatole France, à qui Albert Allenet, directeur de la* Jeune France, *avait communiqué de ses manuscrits, il arrive à Paris. Pendant deux ans, il y vit « la vie de conversations interminables qui est l'existence d'un étudiant français un peu intelligent » et entre temps il porte divers essais à des éditeurs et à des directeurs de Revues. Ayant rencontré auprès d'eux les difficultés accoutumées, il se décide à s'imprimer lui-même et rédige seul les* Taches d'Encre *(1884).*

« *Après les* Taches d'Encre, *écrit M. Jean Moréas, Barrès donna à la* Vie moderne, *à la* Revue Illustrée, *à la* Revue des Lettres et des Arts, *au* Paris illustré, *etc., des pages savantes et spirituelles tour à tour. Dans le* Voltaire, *il se révéla chroniqueur brillant et combatif...* » *En*

1886, il fonde avec M. Charles le Goffic les Chroniques *qui, comme les* Taches d'Encre, *durèrent juste une année. A la fin de 1887 il donne* Sous l'Œil des Barbares, *qu'au commencement de 1888 un bel article de M. Paul Bourget dans le* Journal des Débats *proposa et du coup imposa à l'admiration du public lettré.*

*Cependant, retiré à Venise Barrès, en même temps qu'il travaillait à l'*Homme libre, *étudiait la situation de la France et le mouvement boulangiste dans une série d'articles qui, parus dans la* Revue indépendante *puis dans le* Figaro, *révélèrent l'indolent idéalogue des* Barbares *sous l'aspect nouveau d'un ardent combatif, et attirèrent sur lui l'attention du général Boulanger. Quelques mois après, à la suite d'une campagne énergique, il était député de Nancy (1889). Au milieu des soucis de cette campagne il avait corrigé les épreuves de l'*Homme libre.

On trouvera à la Bibliographie *la liste complète de ses œuvres. Elles comprennent treize volumes, de nombreuses brochures, une quantité incroyable d'articles. Production dont l'ampleur étonne davantage, lorsqu'on sait que depuis les* Barbares *il n'a donné au travail littéraire que les instants qu'il dérobait à sa tâche politique. Ayant échoué aux élections législatives de 1893, il prenait en 1894 la direction de la* Cocarde, *et pendant six mois, dans des articles presque quotidiens, il menait une vigoureuse campagne en faveur de la décentralisation et des idées régionalistes, en même temps qu'il préparait et publiait* Du sang, de la Volupté et de la Mort. *Il n'a pas cessé de poursuivre cette double tâche avec une admirable énergie ; avec un bel orgueil aussi, sans jamais faire appel aux autorités officielles ou de situation, toujours seul. En 1906 il a été élu député du 1er arrondissement de Paris, et membre de l'Académie française. Le gouvernement a laissé passer le moment de le décorer.*

Il est grand, très mince, d'aspect réservé et même hautain. Le crâne oblong, l'ovale très prononcé du visage encadré de longs cheveux noirs, ce teint uni et mat, presque terreux, où Cabanis voit l'annonce des grandes ambitions, ce masque hardi qui rappelle si curieusement Pascal, avec quelque chose d'adouci dans le sourire, ce regard pesant, chargé d'arrière-pensées, sollicitent et retiennent invinciblement l'attention. Son impassibilité est proverbiale. « A Champenoux, raconte M. René Jacquet, assailli par une bande avinée proférant des cris de mort, frappé brutalement, roulé à terre, foulé aux pieds, pas une minute il ne perdit son sang-froid, et quand il put enfin regagner sa voiture, tandis que les brutes dételaient les chevaux et tentaient de mettre le feu au véhicule, paisiblement il allumait un cigare (1). »

Ce rude homme d'action est le plus exquis et le plus abondant des causeurs. Sa conversation se joue de l'ironie un peu superficielle et même du comique, car il excelle à mimer ceux qu'il veut ridiculiser, aux profondeurs de la vie intérieure, où nul aujourd'hui ne porte un regard aussi pénétrant ; et dans tout l'entre-deux il reste égal à lui-même. Tout ce qu'il dit donne l'impression rare du définitif. Pour moi, je dois beaucoup, à ses livres, beaucoup, et autre chose, à sa conversation : pour ceci pour cela qu'il me permette de le remercier ici.



---

(1) *Notre Maître Barrès*, p. 78.

Si le maître de sociologie de M. Maurice Barrès, Taine, eût pu assister au complet développement de son disciple, nul doute qu'en même temps qu'il eût été charmé d'une si heureuse et libre fidélité à ses doctrines sociales, il n'eût éprouvé, dans sa conscience de naturaliste des esprits, quelque étonnement d'une personnalité ainsi constituée. Je n'en vois guère, en effet, qui mette plus largement en défaut la théorie de la faculté maîtresse. « L'homme qui me plaît, dit André Maltère, je le compare à une belle troupe dramatique où divers héros tiennent leur rôle. » Le *Roman de l'Energie nationale* donne corps à cette indication de l'*Ennemi des Lois*. Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, lequel représente Barrès ? Il est tous les trois, et les dépasse. Il réunit en lui, et à très haute puissance, les caractères de trois types d'hommes que la nature plus ordinairement oppose en des individus distincts : le type *artiste,* le type *moral*, le type *homme d'action*. Dans sa *Réponse à M. Doumic* (1), à propos de la querelle qu'on lui faisait sur sa prétendue conversion, et plusieurs fois depuis, Barrès s'est plu à assimiler son développement à celui d'un arbre. Rien de plus exact, s'il veut signifier par là la continuité

(1) *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 13.

de ce développement, mais, si arbre il y a, c'est un arbre à trois troncs ; c'est, dirons-nous plutôt, un fleuve à trois courants, dont chacun tour à tour paraît le principal et qui tantôt coulent séparément, tantôt mêlent leurs eaux, selon leurs pentes naturelles, selon aussi les inflexions que leur imprime la vaste et puissante intelligence à l'intérieur de laquelle ils circulent, et qui parfois, se séparant d'eux partiellement et jouant alors pour elle-même, forme comme un quatrième courant. Magnifique complexité ! C'est à elle, c'est à l'effort heureux qu'il a poursuivi, qu'il poursuit encore, pour la construire harmonieusement, que Barrès doit sa prise prodigieuse sur tant d'âmes contemporaines. Dans un temps où toutes les barrières sont renversées, et favorisés tous les mélanges, de telles personnalités à plusieurs centres doivent devenir et deviennent chaque jour plus fréquentes ; ainsi se complique et se transforme la position des anciens problèmes de l'éthique. Et voici bien le sens profond de l'œuvre littéraire et plus généralement de l'activité de Maurice Barrès : c'est de nous offrir une Ethique toute parfaite ; non point le sec produit d'une intelligence fonctionnant à vide, mais l'expression vivante de toute une âme, dont il nous est loisible de suivre étape par étape et de refaire pour notre compte les expériences... Et enfin cette éthique qui, fût-elle présentée sans art, s'imposerait déjà par son originalité, son ampleur, son adaptation aux inquiétudes contemporaines, il l'a sue revêtir d'une merveilleuse beauté.

Qu'on ne cherche point dans ces pages quelque chose comme un *Huit jours chez M. Barrès* ; elles ne se proposent que d'être une *Introduction à l'intelligence de Maurice Barrès*.

★

VIE INTÉRIEURE
ET VIE EXTÉRIEURE.

Le problème le plus général que posait à Barrès la constitution même de sa personnalité, c'est le problème des rapports de la vie intérieure et de la vie extérieure, de la pensée, au sens large, et de l'action.

Il y a deux catégories d'individus pour qui ce problème ne se pose pas. D'une part ceux, et c'est le grand nombre, dont toutes les pensées procèdent de l'action et y tendent, qui ne participent de la vie intérieure qu'autant que l'exigent les nécessités de la vie extérieure. Ce type d'hommes a, sous quelques réserves, son expression éminente dans un Napoléon, dont on sait le peu de goût pour les idéologues. D'autre part, les êtres tout esprit, qui trouvent en eux-mêmes, en Dieu, leur univers, qui ne participent à la vie extérieure qu'autant que l'exigent les nécessités de la vie intérieure. Le problème donc ne se pose que pour les individus en qui coexistent et prennent l'une et l'autre un développement autonome l'aptitude à la pensée, à la vie intérieure, et l'aptitude à la vie extérieure, à l'action. « Malheu-

« reux ! s'écrie Faust, deux âmes habitent en moi, « et l'une tend incessamment à se séparer de « l'autre : l'une, vive et passionnée, tient à ce « monde et s'y cramponne par les organes du « corps ; l'autre, secouant avec force la nuit qui « l'environne, s'ouvre un chemin au séjour des « cieux. » La pensée et l'action sont comme deux plans qui se coupent; elles n'ont de commun qu'une ligne, leur intersection. Les conditions, les principes, les fins de leur développement presque toujours diffèrent, souvent sont contradictoires. Y a-t-il une voie de conciliation ? et si amener les plans à coïncider est impossible, découvrira-t-on du moins un principe unique selon lequel répartir entre eux son activité ? Pour des raisons qu'il serait curieux d'élucider, ce problème dans sa généralité est étranger à notre littérature. Il apparaît chez M. Paul Bourget, mais vu obliquement, pris d'angle, sous la forme partielle de l'antinomie entre l'analyse et l'énergie. D'ailleurs Bourget est essentiellement un moraliste, c'est avant tout en vue de sauvegarder l'énergie morale qu'il aborde la difficulté, et on sait assez qu'il n'y a point trouvé d'autre issue que le retour aux solutions traditionnelles. Mais chez Barrès le problème est posé pour la première fois dans toute son ampleur, l'antinomie des termes en présence est poussée à bout, et c'est de cette extrémité que surgit la solution.

« J'hésiterai perpétuellement, nous dit Philippe, l'Homme libre, entre les rêves de Jérôme Pâturot

et ceux des mystiques » (1). Et écoutons les pensées qui agitent Sturel et Rœmerspacher sur le square des Invalides, entre le platane de Taine et le tombeau de Napoléon. « Deux éthiques contradictoires se déployaient devant leurs imaginations, tandis que du milieu de l'esplanade ils se retournaient pour contempler la glorieuse coupole dorée et le petit bouquet verdissant du square. « J'ai tiré des hommes tout ce qu'ils peuvent donner, dit l'Empereur. » — « Je n'ai pas réveillé les capitales, les peuples, réplique le philosophe, mais j'ai tenu en éveil les parties les plus profondes de mon cerveau. Moi aussi je domine l'univers... (2) »

Voilà l'antinomie, et voici le développement de ses termes :

VIE INTÉRIEURE.

« Certaines sensibilités toujours en émoi, nous dit le Barrès de *Sous l'Œil des Barbares* (3), vibrent si violemment que la poussière extérieure glisse sur elles sans les pénétrer. » C'est bien le même qui plus tard écrira, dans les *Amitiés françaises* : « A certains jours si je me promène, il me semble qu'en moi une digue se crève et qu'ardentes et colorées mes pensées transfigurent le monde ». Mais pour le moment, tout à l'ivresse du monde

---

(1) L'*homme libre*, p. 5. — Cf. p. 4 : « Jérôme Pâturot avait mis son bonheur dans une position sociale. »

(2) *Déracinés*, p. 203.

(3) P. 62.

intérieur qu'il découvre, et d'ailleurs repoussé sans cesse dans ce monde où il est maître par les mille froissements du dehors, il n'en veut point soupçonner les limites, et empruntant ses formules à l'audacieuse philosophie fichtéenne, il s'écrie : « C'est moi qui crée l'univers, c'est moi qui suis l'univers ». Que s'il est parfois obligé d'agir, c'est avec dégoût qu'il descend parmi les *Barbares*, c'est avec hâte qu'il rentre dans son monde intérieur. « Le plaisir ne commence que dans la mélancolie de se souvenir... Pour présenter quelque douceur, il faut qu'un acte soit transformé en matière de pensée » (2). D'ailleurs pourquoi donc agir ? Les incantations des lyriques ont imprégné son adolescence ardente et solitaire, il a laissé leur poison descendre au fond de lui-même et se mêler à sa substance. Les grands thèmes qui leur sont communs : l'indifférence de la nature aux joies et aux souffrances de l'humanité, notre incapacité de diriger notre destin, la vanité des succès et des échecs devant la fosse terminale (3), ces thèmes chevillés à son âme s'y sont transformés en sensibilité, et c'est un inépuisable jaillissement de rêveries douloureuses, enivrantes, mais c'est aussi la lassitude avant l'action, le dédain de ce qui passe, — bref la prédisposition la plus nette à l'impuissance. Ainsi tout semble concourir à le confiner dans la vie intérieure.

---

(1) P. 37.
(2) *Homme libre*, p. 278.
(3) *Amori et Dolori Sacrum*, p. 134.

Mais voici qu'en même temps que dans son repliement solitaire il s'enivre de ces philtres énervants, Philippe à la lecture des belles biographies, à toutes les places passionnées de l'histoire s'émeut d'une ambition de gloire et de pouvoir. Il aspire à agir, à manier les hommes, à les dominer (1), à les servir aussi, d'un mot à être un héros. Il aspire, mais où puisera-t-il l'énergie ? « Qui me donnera la grâce, qui fera que je veuille ? (2) » Avant d'agir il faut forger l'instrument de l'action, et c'est une des fins principales où tend la méthode décrite dans les trois volumes du *Culte du Moi*. Le problème initial du Culte du Moi est proprement un problème d'énergie. Tel est le premier moment de cette dialectique réelle... D'autre part, rare assemblage, Philippe à sa sensibilité violente joint une extrême clairvoyance. « Dans ses pires surexcitations, celui que je peins gardait quelque lueur de ne s'émouvoir que pour une fiction (3). » Jeté à vingt ans dans le monde du Palais, de la littérature et de la politique, il connaît, il épuise la souffrance que c'est, « après que par la pensée on a embrassé tous les degrés du dé-

(1) Les hommes, et non pas, qu'on le remarque, les femmes. Philippe conçoit l'amour exclusivement en rapport avec sa vie intérieure. Voir dans l'*Homme libre* la charmante *Aventure d'amour*.

(2) *Sous l'Œil des Barbares*, p. 303.

(3) *Ibid.* p. 68.

veloppement humain, de commencer soi-même la vie par les plus bas échelons (1) », mais il utilise cette souffrance, il la transmue en intellection. Il limite son monde intérieur au contact des forces réelles. Il comprend qu'avec elles il ne s'agit pas de contester, il faut composer; il faut se soumettre aux conditions de la réussite.

Se soumettre aux conditions de la réussite ! Voilà la formule qui libère l'une vis-à-vis de l'autre la vie intérieure et la vie extérieure, la pensée et l'action. Philippe continuera à rêver avec une extrême énergie, mais il n'essaiera point de transporter dans la réalité des fragments de ses rêves. Il sait qu'il échouerait dans cette tentative et qu'elle ne produirait rien que des désastres. « Comme les savants qui manient des substances dangereuses ou des hypothèses troublantes, les fabricants de sensibilité rare ne doivent pas installer leurs expériences au milieu des hommes... Les âmes très développées n'ont guère de place dans le monde actuel. Elles doivent réserver ce qu'il y a en elles de plus *différent* pour en meubler leurs rêves (2). » D'autre part, lorsqu'il voudra agir sur les hommes, Philippe, l'ambitieux, pareil au savant devant la nature, emploiera les procédés convenables sans s'attarder à s'en faire une opinion sentimentale. On se rappelle l'élégante théo-

(1) *Sous l'Œil des Barbares*, p. 241.

(2) « *La sensibilité d'Henri Chambige* » Figaro, 11 nov. 1888 (voir R. Jacquet, p. 196).

rie que Philippe, candidat à la députation, oppose à l'étonnement que témoigne Charles Martin de voir un philosophe traiter avec tant d'âpreté ses adversaires : « En admettant la méchanceté et la mauvaise foi de mes adversaires (ce qui est le thème ordinaire de toute polémique), je fais une hypothèse très précieuse..... Les vices de mes adversaires, fussent-ils fictifs, me permettent de relier, sans trente-six subtilités de psychologue, un grand nombre de leurs actes fâcheux. C'est une conception qui explique d'une manière très heureuse la réprobation et l'animosité qu'ils doivent en effet inspirer, quoique pour des raisons un peu plus compliquées. En combattant leurs vices imaginaires, vous-triomphez de leurs défauts réels (1). »

Là-dessus on a crié au fractionnement anormal, immoral, de la vie psychologique (2). Mais quoi ! si je trouve en moi deux ou plusieurs centres de vie authentique et autonome, dois-je me mutiler pour m'unifier ? Au fond, le ressort véritable de l'objection, c'est ce postulat plus ou moins avoué qu'en matière d'action, seule a une valeur, seule existe (car le jugement de valeur tend invinciblement à se transformer en jugement d'existence) l action morale. Et il est bien vrai que dans l'action morale, et dans l'action morale seule, il y a

(1) *Le Jardin de Bérénice*, p. 204.

(2) Parodi, *L'idée et le fait en politique*, Rev. de métaph. et de morale, 1902, p. 246.

fusion, compénétration de la vie intérieure et de la vie extérieure. Mais il est non moins vrai que les hommes ne relèvent que dans une faible mesure de l'action morale ; en tant qu'ils sont nature, et ils le sont pour l'essentiel, ils relèvent de l'action toute nue. La Société est essentiellement un conflit de forces brutes. La force morale, de ce point de vue du concept pur de l'action, n'est qu'une force parmi d'autres, et d'une manière générale, par une haute ironie, son action se borne à coopérer au triomphe de celle-ci ou de celle-là.

La solution est donc théoriquement irréprochable. Pratiquement, il y a à dire, au double point de vue de la pensée et de l'action. « Si l'un de nous n'existait pas, dit Philippe à Charles Martin son adversaire, un des aspects de la vérité manquant, la vérité complète ne serait plus concevable. Aussi faut-il que je satisfasse à toutes les conditions de mon individualisme, dont la première est que je vous nie (1) ». Mais quelle est la portée d'une telle négation ? En tant qu'elle vise à l'action, par suite de l'ambiguité des rapports du langage et de la réalité, elle est incontestablement utile, elle apporte un surcroît ; mais en tant qu'elle est engagée dans la vie intérieure, elle n'ajoute rien à l'affirmation à laquelle elle s'ajoute, elle est une inutilité, et même une erreur, bien plus, le type même de l'erreur. Il faut toute la conscience

(1) *Le Jardin de Bérénice*, p. 203.

et la maîtrise de soi d'un Barrès pour ne pas laisser altérer sa vie intérieure par ce principe étranger... D'autre part, si cette vie intérieure restait intérieure, elle ne serait point un obstacle, au moins direct, au succès extérieur. La dissimulation est une des vertus principales de l'homme d'action. Mais voici que cette vie intérieure se révèle en œuvres littéraires. C'est un phénomène caractéristique de notre époque où la plupart des hautes intelligences sont écartées des affaires publiques, tant il y a peu de rapport entre les qualités nécessaires pour conquérir le pouvoir et les qualités nécessaires pour l'exercer, que des conceptions qui ne prendraient leur sens véritable que vécues, agies, en soient réduites à s'exprimer. Heureux encore qui les exprime de telle sorte qu'elles lui rendent l'équivalent du pouvoir sous forme de gloire ! Il est à craindre que cette compensation même ne devienne de plus en plus illusoire. La démocratie est essentiellement hostile et le deviendra toujours davantage, à mesure de ses progrès, aux raffinements de la culture en jardin clos. On l'a depuis longtemps dit, la démocratie ne peut subsister que par la vertu, et la vertu, et même l'hypocrisie, entendez l'hypocrisie de la majorité, ne vont jamais sans étroitesse. Je prévois un rétrécissement croissant de l'âme... Il est extravagant de contester une société dans son ensemble, mais quelques centaines de personnes gardent à Barrès une grande reconnaissance d'avoir : 1° maintenu, élargi, approfondi le sens de la vie intérieure ;

2° indiqué un biais pour se mêler de politique sans se salir.

Dans toute âme complexe il y a des plans, et certains éléments psychologiques sont limités à tel ou tel de ces plans, certains autres en traversent deux ou plusieurs. Si nous passons sur le plan de la réflexion philosophique, l'antinomie de la pensée et de l'action devient la dualité du sujet et de l'objet, et nous avons un nouvel aspect de la pensée de Barrès.

Parmi les métaphysiciens, les uns pour construire le monde partent du sujet, les autres de l'objet. Les premiers n'arrivent jamais à déduire correctement l'objet du sujet, ni les seconds le sujet de l'objet. Presque toute l'histoire de la philosophie, c'est ce long duel de l'Idéalisme et du Réalisme. Au XIX[e] siècle, en Allemagne, un groupe de penseurs, de guerre lasse, prennent pour base de leur spéculation la dualité sujet-objet. Selon leur doctrine, qu'on appelle ordinairement le Panthéisme subjectif (1), l'esprit est une puissance indéfinie et illimitée, qu'aucune de ses manifestations ne contient tout entier ; il ne saurait se passer de symboles, mais il ne se contente d'aucun. Esprit et matière, sujet et objet, ne sont rien l'un sans l'autre et ne sont rien l'un pour l'autre. Pour se produire, le sujet devient objet, mais il n'est objet que pour soi, il est néant pour tout ce qui est hors

(1) Voir Blondel, l'*Action*, p. 12 sqq.

de lui. Le tout objectif est donc néant subjectif et inversement, et cependant ces deux termes hétérogènes ne cessent jamais d'être solidaires. Voilà la philosophie à laquelle Barrès, le Barrès de l'Esthétisme, se rattache librement. Elle offre des ressources incomparables à un esprit amoureux de jeu, de balancement, de nuances. Aucune de ses négations en effet, aucune de ses affirmations n'a une signification simple, mais tous les mots ont une double signification, selon qu'ils appartiennent à la langue du sujet ou à celle de l'objet ; ce qui n'est rien au regard de l'esprit est tout au regard des sens, et inversement. Un double courant alternatif, passant au travers du sujet et de l'objet, les anéantit tour à tour. Le Moi nie l'univers, il le réduit à n'être qu'une centaine de symboles (1), puis il s'évanouit devant ce qu'il vient de rabaisser, il considère comme le tout l'objet avili de sa pensée, dans lequel il se perd. Mais le moi, même quand il se nie, reste le moi, conscient de lui-même, il se tient au-dessus de ses déterminations passagères, dans le sentiment de son infinie virtualité et de sa liberté souveraine. Tel est le principe profond de l'ironie, si peu comprise, propre à Barrès. Qu'on relise de ce point de vue la deuxième partie du *Chant de confiance dans la vie* (2).

Il ne saurait s'agir de critiquer ici cette doctrine. Barrès ne recourt point à la philosophie en dog-

(1) *L'Homme libre*, p. 74.
(2) *Amitiés françaises*, p. 250 sqq.

matique ; ce qu'il lui demande, c'est de prêter de la profondeur aux circonstances diverses de son existence (1), d'amplifier les gestes naturels de son esprit. D'autant plus sommes-nous libre de présenter, du point de vue moral, la remarque suivante : selon une telle doctrine, les deux ordres de réalité, objet et sujet, disons mieux, puisqu'à l'analyse le sujet se dédouble, les trois ordres de réalité, matière, esprit, amour, ces trois ordres qu'un Pascal strictement hiérarchise, sont simplement juxtaposés. Non seulement on n'introduit point entre eux de subordination, mais même on ne les coordonne pas de façon stable. Le Moi se joue de l'un à l'autre indifféremment, soucieux uniquement de s'émouvoir. C'est pourquoi dans la mesure où il a pu recourir légitimement à cette philosophie pour se traduire, Barrès est un témoin, le témoin le plus profond, de notre anarchie morale. Mais aussi, de ce qu'il a souffert du mal plus que tout autre, le remède que d'après sa propre expérience il nous proposera pour le vaincre, ou du moins pour l'atténuer, emprunte une autorité singulière.

★

Nous touchons à la question de l'évolution de Barrès. Nulle part, que nous sachions, elle n'a été traitée suffisamment. Les uns se sont bornés à

---

(1) *Examen des Trois idéologies*, p. 54.

relever chez Barrès des déclarations en effet contradictoires, sans examiner si elles n'étaient pas de l'espèce des *contradictions qui s'accordent*, et je n'entends point qui se concilient. Les autres, pour établir la continuité de son développement, l'ont à l'excès simplifié, ceux-ci dans le sens égotiste, ceux-là dans le sens altruiste. La clef de la difficulté, selon nous, est dans la distinction des deux sensibilités de Barrès, esthétique et morale, déjà indiquée, et qu'il nous faut maintenant approfondir.

LA DOUBLE SENSIBILITÉ
DE BARRÈS.

La sensibilité de l'artiste (et plus nettement encore la sensibilité de l'esthète, du dilettante), et la sensibilité morale dans leurs régions moyennes s'opposent trait pour trait. Celle-là est essentiellement subjective, elle a le moi pour principe et pour fin : celle-ci est essentiellement objective, elle n'a le Moi que pour lieu. La première évolue toute dans le possible, c'est-à-dire que le fait que les imaginations où elle se complaît soient ou non réalisées, n'ajoute ou n'ôte rien à leur possibilité interne, à leur signification émotive, leur reste extérieur ; la deuxième ne se satisfait que du réel. L'une tranche le lien naturel qui unit l'émotion à l'action, l'autre le renforce. Barrès a très finement souligné ce dernier caractère de la sensibilité esthétique ou plutôt esthète dans sa méditation de Cordoue sur Phi-

lippe l'Arabe (1). A la fin d'une fête de nuit donnée en son honneur, le César épuisé de désir et d'ardeur innommés contemple danser les jeunes femmes, leurs bras levés, leurs poitrines nues, et leur éclat passionné, et leur cou si mollement rejeté en arrière, et la vigueur de leur danse, et il ne peut retenir des pleurs sans cause... Le hasard fait que dans l'orgie militaire qui suit son départ, un incendie terrible se déclare où presque toutes les femmes sont brûlées. « Le César voulut qu'on leur rendît les honneurs, *mais il avait pleuré à l'idée qu'elles étaient périssables, et il ne pleura point qu'elles périssent.* » Si le César eût été un homme moral, peut-être qu'il n'eût pas pleuré davantage la mort de ses danseuses, mais sûrement, à la nouvelle de l'incendie, il eût couru à la chaîne... Ecoutons maintenant Barrès lui-même sur Venise : « Je plains Venise au point où les siècles l'abandonnèrent, *mais je ne voudrais point que ma plainte la relevât* » (2). Mais, lorsque c'est la maison de ses pères qui s'est trouvée ébranlée, il s'est précipité pour la maintenir (3). On peut, sans rien forcer, sur le visage même de Barrès découvrir cette double sensibilité : le front, le nez sont impérieux, le regard replié, mais le sourire est tendre, presque féminin... Au reste, ces deux sensibilités dans leurs parties hautes se rapprochent, et dans l'héroïsme par

---

(1) *Du Sang*, p. 128. — *cf.* p. 98, à propos du Tasse.
(2) *La Mort de Venise*, p. 23.
(3) *Scènes*, p. 19.

exemple jusqu'à se fondre. Mais précisément, Barrès ayant toujours été s'élevant, ou, ce qui revient au même, s'approfondissant, ces deux sensibilités à l'origine séparées, nous allons les voir pour l'essentiel converger l'une vers l'autre, sans l'intervention d'aucun artifice, par la seule vertu de leur respectif appprofondissement.

ESTHÉTISME, ÉGOTISME.

Une des caractéristiques principales de Barrès, c'est d'être au confluent, de faire la synthèse des deux courants romantique et analytique, d'unir à l'émotivité la plus violente le plus haut détachement critique. On considère généralement l'intelligence, l'analyse, comme mortelle à la sensibilité. Il y a là une équivoque. Il se peut que l'analyse, le perpétuel repliement sur soi, mette en péril la sensibilité morale, qui est essentiellement don de soi ; encore ce que l'analyse tue n'était-il pas déjà autant vaut dire mort ? C'est un de ces problèmes qui, ne pouvant être correctement mis en expérience, laissent une large part à la fantaisie individuelle. En tout cas, très certainement l'analyse n'affaiblit point la sensibilité de l'artiste, de l'esthète ; ou si elle lui ôte de sa sécurité, elle l'accroît prodigieusement en étendue, en complexité, en précision. Et à son tour la sensibilité fournissant en foule à l'intelligence des analogies nouvelles, déliées, lointaines, lui ouvre d'inattendues possibilités de développement. Il s'établit ainsi

entre la sensibilité et l'intelligence une admirable circulation, une fructueuse réciprocité : partout où il y a à comprendre il y a à s'émouvoir ; partout où il y a à s'émouvoir il y a à comprendre. L'âme aspire à rendre le son total de l'univers.

C'est ainsi que nous voyons Philippe interroger tour à tour Constant, Sainte-Beuve, Baudelaire, et tous les plus minutieux scrutateurs d'eux-mêmes pour s'éclairer sur les pointes extrêmes de son Moi, Venise et la Lorraine pour connaître ses traits familiaux, Bérénice, Marina, le peuple, pour retrouver ses ultimes assises, prendre conscience de son humanité. Puis il entreprend la conquête des façons de sentir qui lui sont originairement étrangères. Il voyage dans l'espace, en Allemagne, en Espagne, en Italie, parce que l'assimilation d'une sensibilité n'est complète que par la connaissance du milieu qui l'a portée ; il voyage dans la durée, demandant à la légende et à l'histoire de lui faire ressentir plus d'humiliation et d'orgueil qu'il n'y en a dans une destinée individuelle. S'il agit, c'est pour « jeter du charbon sous sa sensibilité », et non moins que l'amertume de l'amour ou le risque du duel il goûte la haine des guerres civiles. Les sentiments moraux eux-mêmes entrent par quelque côté dans le système de son égotisme, et il vante la sensualité que c'est d'aimer et de consoler ceux qui souffrent... Mais voici peut-être le plus particulier : l'intelligence ne se borne pas à fournir des matériaux à la sensibilité, ni à pénétrer l'émotion pour la comprendre, elle y intro-

duit encore des éléments qui la contredisent. L'émotion tend à se croire éternelle, antonome, importante dans l'ordre des choses. Mais l'analyste sait, et n'oublie jamais, que l'émotion s'affaiblit par la durée, qu'elle dépend étroitement des conditions physiques, et qu'enfin elle qui à chaque instant est notre tout, jamais n'est rien dans le mécanisme inflexible de cet univers (1)... D'autre part dans l'unité apparente de l'émotion tendent à disparaître les caractères particuliers de l'objet émouvant ; mais l'analyste sait que toute la terre est gâtée, et que seuls, des fragments sont dignes de l'émouvoir. De là un multiple élément d'ironie, une perpétuelle contradiction interne ; et cette dualité même de l'émotion et de la pensée est une nouvelle occasion de sentir. Et enfin, puisque sentir par contradiction est un moyen de sentir davantage, la ressource dernière d'une sensibilité toujours plus exigeante ce sera de généraliser, d'appliquer systématiquement ce procédé. « Toutes les biographies sont prévues, classées, « étiquetées. Pour donner quelque saveur à des « sentiments trop banalisés, nous n'avons plus « qu'un expédient, c'est de les mêler : comme « l'Espagne, nous composer une vie intense et contrastée. L'âpre plaisir de vivre une vie double ! « La volupté si profonde d'associer des con- « traires (2) ! » C'est l'antithèse de Hugo, trans-

(1) *Homme libre*, p. 289 sqq., et *passim*.
(2) *Du Sang*, p. 171.

posée de l'imagination à la sensibilité. Et au précepte aussitôt Barrès joint le plus poignant exemple : « Les tentes posées par des nomades, chaque soir, dans un pays nouveau, n'ont pas la solidité des antiques maisons héréditaires, mais quelle joie pour ces errants de se mêler aux races autochthones et de dire avec elles l'hymne du matin, tandis que, pour l'embellir, la mémoire secrètement y mêle les chants appris la veille chez des étrangers (1) ! » Oui, et pour le dire en passant, si le nationalisme de Barrès parfois surprendra confusément des cœurs simples, c'est peut-être que, rentré dans l'antique maison héréditaire, à l'hymne national parfois il mêlera quoi qu'il en ait les chants appris chez des étrangers. On sait le mot de Nietszche que *le nationalisme est une forme de l'exotisme.* Il y a de cela chez Barrès ; ce n'est qu'un filet, et de plus en plus mince, mais il y est.

SENSIBILITÉ MORALE.

Autant il est rare de trouver chez un même individu une aptitude égale à la vie intérieure et à la vie active, autant il est rare de trouver à l'intérieur même de cette vie intérieure, coexistant avec une sensibilité égotiste comme celle que nous venons de décrire, une sensibilité morale très pure. Cependant, authentique et en elle-même très pure est la sensibilité morale de Bar-

(1) *Du Sang*, p. 172.

rès. Elle se compose d'une prodigieuse faculté de souffrir, d'une grande puissance de vénération et d'une extrême générosité.

De cette faculté de souffrir, dans toute l'œuvre de Barrès les témoignages abondent. En vain veut-il d'abord l'envelopper et la préserver d'ironie ; telle phrase de l'*Homme libre* : « le jeu un peu fébrile du pauvre enfant qui, par un jour de pluie, assis dans un coin de la chambre, examine son jouet au risque de le casser » (1), une telle phrase pour qui sait lire contient toute une enfance recluse et mélancolique. Après de longues années, Barrès n'aura point oublié les désespoirs où le jetait un mouvement d'humeur de ceux qu'il aimait, et pour les évoquer il trouve cette image touchante : « il semble alors, rappelez-vous, que l'on soit précipité d'une chambre pleine de musique et de bougies dans de froides ténèbres » (2). Aussi de quel accent il souhaitera que son fils Philippe soit actif et quelque peu rude (3), et se réjouira si quelque brusquerie de l'enfant fait présager « qu'il n'aura presque pas de cœur » !... Or cette enfance trop sensible, en outre des souffrances inévitables dont elle portait en elle le principe, a subi une triple oppression, physique, morale, intellectuelle. Ce fut d'abord la guerre de 70, le village occupé par les Prussiens, vingt scènes de sauva-

(1) P. 234.
(2) *Amitiés françaises*, p. 69.
(3) *Ibid.*, p. 233.

gerie, incendies, pillage, massacre, le grand-père et le père de l'enfant réquisitionnés comme otages, placés des jours et des nuits sur les locomotives des convois d'invasion, et celui-là bientôt mourant de cette dure épreuve. Puis ce fut le collège, avec ses sommeils écourtés, le froid et l'humidité de ses récréations, sa nourriture grossière, avec surtout le doute sur soi-même du petit enfant fin et tendre, si seul parmi les camarades brutaux. « Je me rappelle qu'à dix ans, quand je pleurais contre le poteau de gauche, sous le hangar au fond de la cour des petits, et que les cuistres, en me bourreaudant, m'affirmaient que j'étais ridicule, je m'interrogeais avec angoisse : Plus tard, quand je serai une grande personne, est-ce que je rougirai de ce que je suis aujourd'hui ? (1) » Ce fut enfin, jusqu'en rhétorique, un enseignement sec, décoloré et formaliste, et puis, en philosophie, cette enivrante et absurde revue des systèmes, œuvres audacieuses de fortes maturités, entre lesquelles tout jeune esprit, fatalement ignorant de sa nature et de sa vocation propres, choisit les plus audacieuses pour s'en gorger (2). Cette triple oppression, c'est la source profonde de trois des thèmes principaux de la pensée barrésienne : nationalisme, — réaction contre les barbares, les étrangers, dans l'ordre de la vie sociale, — réaction contre les barbares dans l'ordre intellectuel.

(1) *Barbares*, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 73 sqq.

On sait que les deux derniers de ces thèmes animent tout le *Culte du Moi* ; et quant au premier, nous le voyons apparaître, en même temps que s'indique le troisième, dès avant les romans idéologiques, dans les *Taches d'Encre*, une revue que Barrès, à vingt-deux ans, avait fondée et rédigeait seul. « Dans cet idéal suprême, y lisons-nous en effet, composé des idéaux de toutes les races élevées, un souci particulier nous est dévolu. A nous il appartient de conserver le génie de la France, de l'aider en ses transformations, de le réaliser selon nos appétits ; et nous tiendrons toujours haut la claire poésie des aïeux, le scepticisme facile des penseurs et cette large bonne humeur qui sut toujours ne rien prendre au tragique et mépriser gaiement les valets de plume.

« Et notre tâche spéciale à nous, jeunes hommes, c'est de reprendre la terre enlevée, de reconstituer l'idéal français qui est fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante de Metz. Nos pères faillirent un jour ; c'est une tâche d'honneur qu'ils nous laissent. Ils ont poussé si avant le domaine de la patrie dans les domaines de l'esprit que nous pouvons, s'il le faut, nous consacrer au seul souci de reconquérir les exilés. Il n'y faudra que quelque peu de sang et quelque grandeur dans l'âme (1) ».

Quatre ans après, Barrès se présentait aux élec-

(1) Cité par R. Jacquet, p. 128.

tions législatives avec un programme *national*, il dira bientôt, le premier, *nationaliste* (1). Et en même temps il donnait une étude sur la Lorraine, toute imprégnée d'attendrissement et d'amour, et débordant de toutes parts le système de la sensibilité égotiste, dans lequel il l'introduisait (2). Il est fréquent qu'un principe abrite pour un temps des développements qui bientôt le contrediront. Si l'on veut illustrer cette affirmation, qu'on compare au chapitre sur la Lorraine de l'*Homme libre* la *Vallée de la Moselle* de l'*Appel au soldat*.

Cependant, tandis qu'une de ses régions nourrissait ces sentiments et cette activité patriotiques, dans une autre région éloignée de la première et communiquant peu avec elle l'âme de Barrès, appliquée au problème général de la souffrance, portait de tout autres développements. Expliquant la genèse du *Jardin de Bérénice*, qui est une revendication en faveur de l'instinct contrarié, Barrès affirme qu'un goût profond pour les opprimés est la conséquence logique du dégoût des Barbares et du Culte du Moi (3). Plus exactement peut-être il faudrait dire que le goût pour les opprimés procède de la même source que le dégoût des Barbares et qu'il est l'envers du Culte du Moi *dans une âme d'ailleurs généreuse*. Et de fait, déjà nous l'avons vu, la souffrance qui aigrit les

(1) En 1892.
(2) *Homme libre*, p. 119, sqq.
(3) *Jardin*, p. 1.

âmes indigentes, dans l'âme de Barrès s'est transmuée aussitôt en amour. Cet amour, par élégance sans doute, mais surtout par l'effet de l'Individualisme théorique dont il est pénétré, il le présentera d'abord comme une forme de son Egotisme, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'en ayant reconnu la propre et énigmatique nature il la signifiera par cette magnifique image des « fusées qui dans un ciel noir s'élèvent du plus profond de notre égoïsme et montent, montent semer des éblouissements mystérieux, cependant qu'elles laissent, une seconde, entrevoir une plaine livide (1). » Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est bien le véritable amour, celui qui dès la fin des *Barbares* veut « recommencer une vie sérieuse, ferme, utile, aimer non pas en paroles, mais en œuvres » (2), agir. C'est le véritable amour, la révolte première de tout cœur généreux devant les mensonges et les injustices de la vie sociale, qui soulève l'apostrophe de l'Examen (3) : « Soldats, magistrats, moralistes, éducateurs, pour distraire les simples de l'épouvante où vous les mettez, laissez qu'on leur démasque sous vos durs raisonnements l'imbécillité de la plupart d'entre nous et le remords du surplus... » C'est le véritable amour qui incline Philippe vers la misère des animaux dédaignés, de Bérénice, du peuple, qui fait distinguer à

(1) *Amitiés françaises*, p. 98.

(2) *Barbares,* pp. 304, 298.

(3) *Examen*, p. 43.

André, sous la contenance des plus superbes, des parcelles analogues de souffrance; et c'est lui encore qui brûle dans le dialogue d'accent pascalien où André dévoile à Claire le fond de son être :

« — Je crois que vous m'aimeriez si j'étais misérable... J'ai du plaisir à vous faire voir que je suis humilié et misérable.

« — On vous croit clairvoyant et glacé, mais vous êtes tout à fait misérable.

« — Une seule chose me désespérait, qu'il y eût de la souffrance par moi dans le monde.

« — Vous n'êtes pas homme à faire du mal volontairement.

« — Volontairement quelle confuse distinction ! De toute souffrance, par le fait même qu'elle retentit en moi, je me sens responsable. Je dis responsable, pour employer le vieux vocabulaire.

« — Mais n'est-il pas des cas où consoler celui qui souffre c'est faire souffrir un troisième ?

« — Oui, le retentissement de nos actes va jusqu'à l'infini, mais précisément parce que nous ne pouvons pas le calculer, il nous faut secourir le Moi le plus opprimé, et remédier d'abord aux souffrances immédiates (1). »

C'est pourquoi André, mari de Claire, court, de consentement de sa femme, vers la petite princesse Marina qui souffre loin de lui, et les emmène toutes deux à la campagne... A ce moment, l'es-

---

(1) *Ennemi des Lois*, p. 248.

poir ou le rêve de Barrès est d'une société où tous développeraient librement leur Moi selon ses instincts profonds, et à la dure vertu des légistes substitueraient celle du cœur et de la nature (1). Ainsi seraient conciliées avec le minimum de souffrance les exigences de la vie sociale et celles du développement individuel. L'obstacle à l'avènement de ce monde nouveau, ce sont les morts, c'est l'ordre social qu'ils nous imposent, où ils se trouvaient à l'aise, et qui nous gêne de toutes parts (2). André s'arrache au passé, il n'a souci que de l'avenir. Nous voilà loin du traditionalisme, loin aussi du nationalisme. Dans l'*Examen*, Barrès constate que notre sentiment des nationalités est une chose écroulée (3). André se félicite que Marina lui ait permis de ne pas s'enfermer comme dans une coterie dans sa race, lui ait révélé tout l'humain et l'universel (4). Et c'est bien dans l'*humanité* que nous sommes, et dans l'humanité de demain.

Au point où nous en sommes arrivés de notre analyse, nous avons bien les trois courants d'abord indiqués : sensibilité esthétique, égotisme ; sensibilité morale, tendre anarchisme ; activité politique, nationalisme. Pour l'essentiel ils coulent séparés, et d'importance sensiblement

(1) *Ennemi des Lois*, p. 252.

(2) *Ibid.*, p. 5.

(3) P. 18.

(4) *Ibid.*, p. 190.

égale. De la sensibilité égotiste à la sensibilité morale on ne peut dire qu'il y ait contradiction, elles sont hétérogènes par essence ; simplement, dans le fait, la première envoie des affluents à la seconde, et, comme nous l'allons voir, lui en enverra de plus en plus. De la sensibilité morale à l'activité politique, la contradiction paraît évidente. Dira-t-on, pour l'atténuer, que les ambitions politiques de Barrès lui faisaient une obligation d'entrer dans un parti constitué, ou d'en constituer un ? Oui, mais il n'empêche que ses sentiments patriotiques, nationalistes soient spontanés, profonds, nous l'avons montré. Dira-t-on que son anarchisme et son nationalisme ne sont pas sur le même plan, que l'un ressortit à la catégorie de l'idéal, l'autre à celle du réel ? Ainsi Platon, après la *République* qui est la meilleure constitution absolument parlant, compose les *Lois* qui sont la meilleure constitution dans l'état donné des choses.. Il ne semble pas que chez Barrès la seconde conception ait été ainsi subordonnée à la première. Elles se sont développées dans des régions éloignées de son âme ; c'est par leur progressive extension qu'elles sont entrées en contact, puis en lutte ; et dans cette lutte c'est la première qui a été sacrifiée. Non sans regrets certes ; quand je n'en aurais pas d'autre preuve, il me suffirait de la joie âcre avec laquelle Barrès répétera plus tard les dures formules de sa philosophie, la joie de fouler des illusions dont on n'attend plus rien après en avoir trop attendu. Venons au détail.

On peut placer ici la remarque suivante, qui éclaire les sentiments divers que l'évolution de Barrès a excités. Au point de vue éthique il y a deux grandes classes d'hommes : les uns acceptent dès l'abord les principes que leur famille, leurs maîtres, la société leur recommandent, et les tiennent pour des vérités absolues, en tout cas incontestables ; les autres ont un besoin de tout reprendre par la base, de tout reviser, de ne bâtir qu'après avoir fait place nette, et selon des principes par eux-mêmes éprouvés. On peut plaisanter ou admirer également ces deux types humains suivant qu'on les prend dans leurs expressions basses ou élevées ; le premier est plus sûr, le second est dangereux, et comporte d'énormes déchets, mais quand il aboutit, en outre de son utilité éminente, il offre le plus haut intérêt de vie intérieure. Tous deux sont nécessaires, mais ils se comprennent mal l'un l'autre, ils ne parlent pas la même langue, et l'on conçoit qu'en particulier les mots de *continuité* ou surtout de *logique* n'ont pas le même sens dans la langue du premier et dans celui du second. Barrès appartient nettement au second type, et c'est pourquoi, lorsqu'il affirme la continuité et la logique de son développement, beaucoup d'esprits honnêtes et même distingués, mais du premier type, sincèrement se rebiffent. L'emploi de ces termes, convenablement interprétés, n'en est pas moins justifié.

Et d'abord l'Egotisme poussé à son terme prend conscience de ses limites et de ses insuffisances, confesse un double échec :

1° Ne rien nier, être comme la nature qui accepte tous les contrastes pour en faire une noble et féconde unité, faire rendre à notre âme le son total de l'univers, ce magnifique espoir nous est interdit par notre condition d'hommes (1). Limitée, successive, fragmentaire est toute sensibilité ; à exiger d'elle, qu'elle vibre sous tous les souffles de la nature et de l'esprit, nous n'obtenons qu'une suite de sons discontinus et discords. « Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées... Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie (2)... Pourquoi ne puis-je comme l'Océan pousser la vague qui naît dans la voie de la vague qui meurt, et comme lui trouver la puissance et la paix? » (3). Ainsi de ce bohémianisme forcené surgit le problème moral par excellence, qui est de se trouver une loi.

2° Objection plus grave encore, du point de vue même de la sensibilité égotiste : tout dilettantisme reste nécessairement superficiel et même, dans sa prétention essentielle, illusoire.

(1) *Bérénice*, p. 255.
(2) *Ibid.*, p. 109.
(3) *Ibid.*, p. 276.

Avec beaucoup d'imagination sentimentale et d'intelligence, on peut croire qu'on *se donne* telle et telle passion. Mais qu'est-ce à dire ? Ces passions où les prend-on pour les définir ? Comment sait-on si on les ressent ou non authentiquement ? Le sentiment qui occupe pour quelques heures ou pour quelques jours un coin de l'âme du dilettante, est-ce *le même* qui chez le passionné véritable remplit toute l'âme toute la vie ? Non seulement il n'y a pas identité, mais il y a antinomie entre ces deux modes de sensibilité. Et voilà bien le péril véritable du dilettantisme, surtout poussé jusqu'au système de sentir par contradiction : « Rien qui use plus profondément : c'est la pire débauche. *Quelques-uns en moururent à tous sentiments profonds* » (1). Précisément, ne voyons-nous pas Delrio se désoler de ne plus retrouver en lui cette part essentielle sur laquelle il faut agir pour bouleverser un être (2) ? Mais que le progrès de sa réflexion, aidé par les circonstances, lui désigne ces sentiments profonds, originels, et aussitôt s'écroulent comme sous un grand coup de vent les constructions factices qu'il leur avait superposées. « Mon intelligence est tentée de toutes parts, tout l'intéresse, l'émeut et la divertit. Mais il y a au plus profond de nous-mêmes un point constant, point névralgique : Si l'on y touche, c'est un ébranlement que je ne pouvais soupçon-

(1) *Du Sang*, p. 172.
(2) *Ibid.*, p. 17.

ner, c'est une rumeur de tout mon être. Ce ne sont point les sensations d'un individu éphémère qu'on irrite, mais à mon grand effroi l'on fait surgir toute ma race » (1). Nous touchons ici à un des aspects les plus particuliers de la personnalité de Barrès et qui, clairement reconnu, eût immédiatement clos tant de vaines contestations sur sa *sincérité* dans cette volte apparente. Barrès a au plus haut degré la sensibilité *directe* et l'imagination subjective, il possède à un degré non moins haut l'intelligence objective, la pensée critique. Mais la faculté intermédiaire, celle par laquelle un Balzac, un Tolstoï *s'intègrent dans une réalité qu'ils créent*, l'imagination objective ou intuitive, est chez lui relativement très faible. Comparez à cet égard les sept jeunes Lorrains du *Roman de l'énergie nationale*, les seuls personnages inventés de tout l'œuvre de Barrès, avec n'importe quels personnages de la *Comédie humaine*... Il suit de là que pour aller au réel Barrès a deux voies et rien que deux : quant à sa vie intérieure, en éliminer progressivement tous les apports extérieurs et de hasard, et jusque sous les imaginations changeantes qu'il nourrit chercher le moi profond, substantiel, immuable ; — quant aux choses extérieures, leur appliquer les méthodes de la pensée critique, objective. Or il est naturel, nécessaire que la démarche initiale du Moi qui veut se reconnaître, ce soit de courir à toutes les lueurs qui s'en-

(1) *Scènes*, p. 10.

flamment sur son horizon. Espoir tôt déçu, désillusion inévitable ! « A vingt ans, l'on se persuade que les cités fameuses sont des jeunes femmes. On se hâte le cœur en désordre vers des rendez-vous d'amour : l'alcôve est vide, tout est de pierre... Grandeur d'âme, beauté, passion, sacrifice, l'on vous situe d'abord dans les villes légendaires, car l'on voit trop que vous ne poussez point aux passés de notre ville de naissance, mais au retour d'un long voyage à travers la réalité, quand on n'a vu qu'un sable aride, ou pis encore d'irritantes fièvres, si l'on garde assez de ressort pour échapper au désabusement, on n'attend plus rien que de cette musique intérieure transmise avec leur sang par les morts de notre race (1). » Ainsi le Moi, ayant éprouvé que la dispersion l'égarait et risquait de le perdre, se replie sur lui-même et se creuse en profondeur, jusqu'à ce qu'il atteigne la nappe inépuisable où il s'alimente ; et c'est la tradition française et plus particulièrement lorraine.

Il y a quelque indécision à la fois et quelque excès d'affirmation dans les expressions objectives que Barrès a données de cette dialectique vivante. Il présente en effet le moi comme produit exclusivement et intégralement, tantôt par l'hérédité physiologique (race), tantôt par la société (milieu, moment). Sa conception de l'hérédité s'appuie sur un mécanisme paralléliste qui n'est plus de mode, et que même, nous qui avons écouté

---

(1) *Amitiés françaises*, p. 258.

Bergson, nous ne comprenons plus. Quant aux rapports de l'individu et de la société, le fait qu'une manière d'être, de sentir, de penser se trouve répétée un nombre indéfini de fois n'enlève rien à sa signification interne, et n'a pas non plus de signification décisive quant à son origine réelle. Elle peut procéder du dedans aussi bien que du dehors, d'une *nature humaine* aussi bien que de la société ; et l'exemple de Spinosa nous montre que la reconnaissance d'une nature humaine, si elle exclut le libre arbitre au sens naïf, n'est point exclusive de la liberté. L'antinomie de l'individualité et de la tradition est une de ces dualités dont notre nature est tissue, et le moyen de la résoudre n'est peut-être pas d'affirmer d'abord que les individus sont hétérogènes, impénétrables les uns aux autres, pour affirmer ensuite qu'ils sont les uns aux autres identiques. Mais à notre avis ces objections, bien qu'ayant leur importance, ne portent pas sur le fond. Sans considérer même les avantages d'un tel grossissement au point de vue de l'action, l'âme véridique de ces affirmations hasardées, c'est le sentiment d'humilité, le besoin d'humiliation qui inspirait à Pascal ses pages célèbres sur l'isolement et la petitesse de l'homme dans la nature. Seulement Pascal, après avoir abaissé l'homme, avait dans sa foi chrétienne les moyens de le relever. Ces moyens que Barrès repousse, où en trouvera-t-il l'équivalent ?

L'homme n'a point affaire seulement avec la société, il a encore affaire à la mort : c'est sous ce

rapport suprême que l'envisage la religion. Or Barrès qui n'a pas la foi chrétienne, en a gardé les aspirations, et avant toute autre l'appétit d'éternité. Duel tragique ! Cet affamé de possessions éternelles voit la mort inévitable et proche. Obsédé sans trêve par cette pensée dont il ne veut point se divertir, c'est encore l'idée de l'hérédité et les sentiments qui s'y rattachent qui lui fourniront contre elle le secours le plus efficace. Puisqu'il ne peut concevoir son être comme créé pour l'éternité par un décret nominatif de Dieu, il le concevra du moins comme un instant d'une chose immortelle, échelonné sur les siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Et comme en nos parents parlait leur race, et dans leur race leur terre, c'est tout un vertige où l'individu s'abîme pour se retrouver dans la famille, dans la race, dans le sol de la nation (1). L'Egotisme poussé à son terme non seulement se limite, mais se nie.

UNIFICATION DE LA VIE.

Dès lors toute opposition disparaît ou s'atténue entre la sensibilité artistique, la sensibilité morale, l'ambition d'agir. Elles ont trouvé leur objet, ces puissances d'amour qui s'égaraient dans l'anarchisme de l'*Ennemi des Lois*, ces puissances de vénération qui s'ignoraient presque faute d'avoir été convenablement sollicitées, et qui à l'épreuve

---

(1) *Scènes*, p. 18.

se révèlent magnifiques, inépuisables. Et à leur tour ces puissances de vénération renforcent, établissent définitivement les résultats de l'analyse. « La meilleure dialectique et la plus complète démonstration ne sauraient pas me fixer. Il faut que mon cœur soit spontanément rempli d'un grand respect joint à de l'amour. C'est dans ces minutes d'émotivité générale que mon cœur me désigne ce que je ne laisserai pas mettre en discussion » (1). Ces points fixes autour desquels s'opère l'unification de la vie intérieure fournissent en outre une base solide à l'activité. En acceptant de collaborer à l'œuvre commencée par ses ancêtres et que ses descendants continueront, le Moi trouve la loi à quoi il aspirait. Ainsi cesse le divorce théoriquement irréprochable, mais un peu inhumain, de la vie intérieure et de la vie extérieure, de la pensée et de l'action.

Et maintenant, au terme de ce long progrès trouverons-nous le repos ? La vie prend-elle un sens satisfaisant ? La mort est-elle dépouillée de son aiguillon ? Toutes causes accessoires, accidentelles d'inquiétude ont été éliminées : mais par là même s'accentue et s'approfondit le malaise essentiel, incurable. Ces sentiments d'amour, de vénération, sont sans nul doute dans les régions moyennes de l'âme des principes d'action spontanée, ils ont un sens par rapport à leur milieu immédiat. Mais la

(1) *Scènes*, p. 11.

vie dans son ensemble reste pour Barrès dépourvue de sens, purement chaotique, absurde (1). La loi que le moi s'est trouvée n'est en dernière analyse qu'une recette empirique. « Peut-être notre thérapeutique morale n'a-t-elle pas dépassé la science d'Isabeau de Bavière, qui se soulageait avec des mélanges de perles d'Orient, de jacinthes et de ducats d'or. Je possède un électuaire à la fois riche et grossier. J'ai confiance pour atténuer certaines peines morales dans un esprit fait de soumission à la terre natale, de fidélité aux morts et de connaissance que tous nos actes entreront dans l'héritage social... » (2) On peut les atténuer peut-être, mais rien ne saurait les apaiser, ces peines qui procèdent du désaccord profond entre nos aspirations et la réalité certaine ou probable. La merveilleuse faculté de souffrir de Barrès, d'abord éparpillée, et maintenant concentrée sur ces hauteurs de l'âme, y a fait éclore le poème nihiliste le plus puissant qu'on ait respiré dans nos climats. Douloureux, voluptueux déchirement sur toutes les pointes de la vie, perpétuelle opposition à toutes les formes de la vie de toutes les formes de la mort ! Monotone et sombre balancement du désir à la satiété, du rêve à la désillusion, vaine tension de l'âme, enivrante et torturante nostalgie ! Barrès est le poète incomparable des *antinomies de la sensibilite*. « Je convoque ici tous mes rêves, je les épure des

(1) *Amitiés françaises*, p. 237 et passim.

(2) *Amitiés françaises*, p. 41.

médiocrités que nécessiterait leur réussite, et cependant que je mesure le néant de mes possessions, je me brûle des feux où je sais ne pouvoir jamais atteindre... Extrémités du désir, pointes vers l'impossible, brûlants appels, sanglots, regrets. Voici derrière des grillages une jeune force irritée ; voici le fils sur la tombe, le proscrit à qui l'on rapporte le détachement de ses amis, le jaloux qui n'ignore pas combien elle est charmante dans l'amour. Des images qui ne peuvent plus vivre sollicitent tous mes sens, et c'est à les parfaire, démence ! que j'occupe mon énergie. Il est des Lourdes sur toute la terre, il y a pour les plus incrédules d'absurdes promesses de bonheur (1)... » Et ce fragment encore, le plus synthétique, présentant le double mouvement psychologique qui se propage à travers toute l'œuvre de Barrès : « Grandeur d'âme, beauté, passion, hardies volontés, sacrifices ! Ces fameuses cantilènes qui convoquent nos désirs et qui toujours nous les retournent déçus, ah ! qu'il serait doux qu'elles se tussent ! Où fuir? Leur poison pénètre jusque dans le fond des cloîtres. Trois cents années une religieuse demeura dans l'extase à écouter chanter un rossignol. Lui-même, le pauvre oiseau, que ne souffre-t-il pas de son sanglot inépuisable ! Je songe au trouble de tel visage si fier, à ces mains glacées de froid. La vie n'a pas de sens ; je crois même que chaque jour elle de-

(1) *Amitiés françaises*, pp. 216, 229.

vient plus absurde. Se soumettre à toutes les illusions et les connaître très nettement comme illusoires, voilà notre rôle. Toujours désirer et savoir que notre désir, que tout nourrit, ne s'apaise de rien ! Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'états successifs. De quelque point qu'on les considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés... Philippe, il faut pourtant nous en accommoder (1). » Et de nouveau se déroule l'hymne à la tradition, à la terre, aux morts... Certes, des âmes honnêtes et modérées estimeront que c'est un fond bien désolé pour une doctrine d'énergie ; mais la manière apologétique d'un Pascal aussi les effarouche ; la vérité n'est pas nécessairement tonique, et, au demeurant, le désespoir est encore une manière d'être.

★

La portée intellectuelle, morale, esthétique d'une telle conception nous paraît considérable. Elle sera niée, à des titres et à des degrés divers : 1° par tous ceux pour qui l'âme est une forme inférieure de l'esprit ; — 2° par les tenants du Christianisme ou de l'Impératif catégorique ; — 3° par tous ceux en qui, pour quelque raison que ce soit (hérédité trop croisée ou pathologique, éducation, circonstances de vie, intérêts de classe) a été

(1) *Amitiés françaises*, p. 253.

aboli l'ordre de sentiments profonds auxquels Barrès fait appel. Elle sera plus ou moins complètement reconnue par tous ceux qui considèrent l'esprit comme une expression partielle de l'âme ; qui, détachés de la foi, gardent un cœur religieux ; en qui enfin n'aura point été étouffée la voix de la terre et des morts. (On oublie trop que la majorité des Français est agricole, attachée à la terre, fortement constituée en familles.)

Toute la pédagogie actuelle semble guidée par deux principes : le premier, que la tâche essentielle de l'éducateur, c'est d'éclairer, de fournir des idées ; le second, que toutes les idées sont bonnes, à n'importe quel moment, pour n'importe qui. Ces principes paraissent démocratiques ; ils ne conviennent réellement qu'à une fort restreinte élite, dont ils ne doivent même pas diriger le premier développement. En opposition avec eux, Barrès affirme : 1° que la question n'est pas d'apporter du dehors quelque chose à un enfant, mais d'ébranler son émotivité (1). 2° Que toutes les idées entrant en concurrence dans chaque âme, et n'y ayant aucune raison de choisir un système plutôt qu'un autre, le seul ou le meilleur moyen d'obliger à reculer « la stérile, la niaise inquiétude, celle qui n'est point l'exigence des grands cœurs, mais le balancement des êtres acéphales », c'est de « favoriser la poussée des ancêtres (2). »

(1) *Amitiés françaises*, p. 6.
(2) *Ibid.* p. 15.

Sous l'Œil des Barbares est la plus saisissante monographie des ravages du vagabondage intellectuel. Les *Déracinés* développent une profonde analyse de l'opposition foncière qui existe entre le Kantisme et le tempérament français. Analyse prophétique ! A ce moment le Kantisme était philosophie officielle, on cria au scandale. Mais en 1900, on a vu un Brochard, dans une série d'articles retentissants (1) proclamer, établir l'insuffisance de cette philosophie qu'il avait vingt-cinq ans enseignée ; et en 1904, le livre de M. Lévy-Brühl, *la Morale et la Science des Mœurs*, est veun signifier irrécusablement que dans l'Université la crise morale est ouverte. Serait-elle close par le retour que souhaite M. Brochard aux conceptions morales grecques ? Une lecture même superficielle du *Voyage de Sparte* fait éclater la naïveté d'un tel vœu et l'absurdité d'un tel espoir. Comme il y a des tempéraments individuels il y a des tempéraments provinciaux, il y a des tempéraments nationaux : voilà le fil qui conduit désormais dans toutes ses démarches la pensée de Barrès, à Venise, en Grèce, dans l'œuvre de Wagner ; et en chaque occasion la notion très nette et le sentiment très profond qu'il possède des caractères qui le constituent lorrain et français lui permettent de séparer avec une admirable lucidité ce qui lui est assimilable et ce qui doit rester pour lui objet d'intelligence pure. Or cela est très neuf, marque

(1) *Rev. phil.* « *La Morale du bonheur.* »

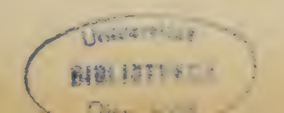
un énorme progrès de la conscience psychologique, analogue dans un autre ordre à celui que lui a fait accomplir un Marx. De même en effet que le sens profond de l'œuvre de Marx, c'est d'avoir traduit en termes de conscience tout *l'inconscient en surface* de la vie morale (les relations sociales où nous sommes engagés), de même le sens profond de l'œuvre de Barrès, c'est de traduire en termes de conscience tout *l'inconscient en profondeur* de toute la vie intérieure. Une telle œuvre était inutile tant que la nation suivait d'instinct ses voies, et qu'unie et débordante elle imposait autour d'elle au lieu de subir. Elle est devenue nécessaire le jour où l'intelligence eut aboli l'instinct sans le remplacer, et où le tempérament national fut menacé par des influences étrangères. Si, reprenant et transposant un mot de Barrès à propos de Leconte de Lisle, on estime que la marque d'un grand penseur est le besoin qu'on ressent de son œuvre, assurément Barrès est ce penseur-là.

Une telle doctrine est-elle capable de reconstituer l'unité morale de la patrie ? Il est trop certain qu'il y a deux traditions françaises. C'est ce qui a permis à un critique fort intelligent, mais pour qui la France date de 1789, de soutenir avec une apparence de raison que Barrès, défenseur de la Tradition française, était cependant un phénomène unique dans notre littérature, et presqu'un étranger parmi nous. Ce critique n'a pas vu ou n'a pas voulu voir qu'en dehors des qualités générales qui font de Barrès un Français (la clarté,

l'ordre, l'ironie, etc.), et des qualités plus particulières qui le font Lorrain (patriotisme ardent, réalisme à la Callot, etc.), s'il est quelqu'un avec qui il s'apparente, par la tension, la solitude, l'allure tragiquement antithétique de la vie intérieure, par cette manière même de fonder une morale sur le désespoir, c'est Pascal, ce Pascal dont nous avons plusieurs fois au cours de cette étude prononcé le nom, originaire de cette Auvergne où de longs siècles la famille Barrès fut enracinée... Douloureux état d'un pays où deux idéaux s'opposent sans qu'on entrevoie d'idéal supérieur qui les puisse concilier ! Devrons-nous nous borner toujours à répéter avec Barrès la parole d'Antigone : « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais pour partager l'amitié. » Une telle parole, je le veux bien, accorde dans notre cœur nos Etéocles et nos Polynices, tous ces frères ennemis dont la querelle remplit notre histoire (1), mais fournit-elle à notre conduite une règle précise et de tout point satisfaisante ?

Quoi qu'il en soit, et puisque les deux aspects de la vérité nationale en sont réduits à se développer séparément et à se combattre, nul ne représente plus puissamment et plus largement l'un de ces deux aspects que Barrès. Par là il s'est constitué une place à part parmi les écrivains contemporains. De celui-ci ou de celui-là on peut dire qu'il a beaucoup de talent, mais d'aucun, comme de Barrès,

(1) *Le Voyage de Sparte*, p. 110.



que véritablement il *agit*. Je ne sais s'il ne faudrait pas remonter à Rousseau pour trouver une action pareille ; d'autant que sans nul doute Barrès par le *Roman de l'Energie nationale* a visé à donner un pendant au *Contrat social*, et par les *Amitiés française* à l'*Émile*... Cette action est à plusieurs degrés et prend plusieurs formes. Dans des générations qui semblaient desséchées il a suscité de l'amour, de l'enthousiasme , de la vénération. Une foule de gens, j'en ai vu les témoignages, lui doivent de l'énergie, une raison de vivre ; beaucoup de « racinés » prennent, grâce à lui, conscience de leurs avantages, restent dans leur province, sur leurs terres ; le fédéralisme et le régionalisme ont reçu de lui une vive impulsion ; la position du problème alsacien-lorrain telle qu'il l'a présentée s'est imposée ; enfin et d'une manière générale il a efficacement réagi contre l'idéologie abstraite en matière de politique et à cet égard son influence est visible jusque chez tels de ses plus déterminés adversaires. Sur un seul point de cette influence nous nous permettrons de formuler une réserve. Quelques-uns de ses disciples sont enclins à accepter surtout de lui les formules selon nous trop absolues par lesquelles il paraît absorber l'individu dans la société, et à négliger le haut point de vue contemplatif d'où il considère, d'ailleurs sans espoir, les rapports de l'homme avec l'univers. Ces disciples partiels, dans l'âme de qui rien n'occupe la place laissée vide par la religion abolie, ne risquent-ils pas de rendre

à César ce qui appartient à Dieu ? Mais l'influence de Barrès, si on l'accepte dans sa plénitude, fortifie, exalte, porte aux grandes choses.

L'artiste recevra de Barrès un précieux et particulier enseignement. Il apprendra de lui non seulement à découvrir sa vérité, son être profond, mais à se développer en s'élevant, et que pour produire une plus belle beauté, le secret c'est de perfectionner son âme, car « l'artiste est grand selon qu'il possède une imagination de héros » (1).

★

L'art de Barrès exigerait à lui seul une étude. Nous devons nous borner à indiquer ici les points de vue principaux :

1° Le fond ultime de Barrès c'est le Romantisme, avec sa nostalgie, ses aspirations indéfinies, son désir de perpétuelle fuite. Mais du Romantisme il élimine ce qu'il y eut en lui de peu français ou simplement de médiocre : cette prépondérance excessive de la faculté des images, cette langue de qualité souvent douteuse et cette syntaxe sans race. Par la prépondérance de la vie proprement intérieure, par la concentration de la pensée et du sentiment, par la pureté de la langue et la noblesse de la syntaxe, il est un pur classique (2).

---

(1) *Voyage de Sparte*, p. 178.

(2) Voir *Sparte*, p. 279.

Cette alliance toujours plus étroite du Romantisme et du Classicisme porte dans ses dernières œuvres, les *Amitiés*, *Sparte*, ses plus magnifiques fruits.

2° Plus précisément, un des grands titres littéraires de Barrès sera d'avoir (avec un ou deux poètes) fait entrer dans le courant classique de notre littérature tout ce que le symbolisme avait de viable et de fécond. Qu'on analyse de ce point de vue le *Chant de Confiance dans la Vie* des *Amitiés françaises*, ou le *Chant de défaite* qui termine *Venise*, cet art merveilleux de ménager l'ombre et la lumière, de faire converger les images vers un centre d'abord mystérieux et qui peu à peu par leur convergence même s'éclaire, de suggérer autour d'un mot, le mot *vaincu* par exemple, tous les sentiments, toutes les idées qui à des profondeurs diverses s'y rattachent : défaite politique, diminution de la patrie, échec final inévitable de toute existence (2)...

3° En un autre sens encore Barrès incline au classicisme. Il y deux grands groupes d'œuvres littéraires : les unes à base de sentiments simples et d'une humanité très générale, à facture large, finie, appuyée ; les autres à base de sentiments trop complexes pour n'être pas limités à un groupe, à facture elliptique, indiquée, enveloppée ; prenez pour exemple de celles-ci *La Chartreuse de Parme*

---

(1) *L'Appel au Soldat*, p. 323.
(2) *Venise*, p. 114 sqq.

et de celles-là n'importe quelle pièce de Mollière, ou, si la comparaison vous paraît inégale, *Paul et Virginie*. Les unes ont des fanatiques dans de petites chapelles, les autres sont l'objet d'un culte moins ardent mais plus général. Les premières œuvres de Barrès appartiennent nettement au premier groupe ; la *Vallée de la Moselle*, *les Amitiés françaises*, *Au Service de l'Allemagne* se rattachent au second. D'une manière générale, tout l'effort de Barrès est désormais vers la simplicité. « Il y avait une erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais ; je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu'à ce qu'elles parussent le fournir. Aujourd'hui, j'aborde la vie avec plus de familiarité, et je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l'étaient les yeux grecs » (1). Autrefois le plus *subjectif* des artistes, témoin le système des *concordances* adopté dans les *Barbares*, Barrès tend aujourd'hui à l'art *objectif*, mais ces objets devant lesquels il paraît et paraîtra toujours plus s'effacer, il sait, il saura les entourer d'une telle atmosphère, qu'ils soient indéfiniment et universellement *suggestifs*.



(1) *Sparte*, p. 282.

que je suis de ma Lorraine et des grands pays romanesques . . .

quand le soir d'un chaud juillet met sous les saules une couleur violette et que les filles de mon village commencent à se déshabiller, auprès de la brillante Moselle qui ~~court sur les~~ rapide se froisse aux cailloux ; la Sicile me donne un rythme et l'Asie son fatalisme, son appel aux plaisirs en face du néant, mais plus mouillés de nos brouillards et rafraîchis du vent de mes hauts peupliers.

FAC-SIMILÉ D'UN MANUSCRIT DE M. BARRÈS



OPINIONS

De M. Paul Bourget, en 1890 (1).

«... Ce souci presque douloureux de l'indépendance de son moi, d'une culture de ce *moi* d'après le type natif, sans concession de faiblesse, sans outrance de contraste, tel est le premier trait qui se dessine dans l'œuvre déjà publiée de M. Barrès, dans ces deux romans d'une si savoureuse nouveauté : *Sous l'Œil des Barbares* et l'*Homme libre*. Et comme d'ordinaire cette simple syllabe : le *moi*, signifie dans la conversation courante : les pires instincts du cœur sans amour, il est devenu cela pour beaucoup de critiques, un apôtre de l'égoïsme. Voyez pourtant quels malentendus peut créer une petite formule. Si M. Barrès, au lieu de parler de son *moi*, en philosophe qui ne recule pas devant un terme un peu technique, avait exprimé sa pensée ainsi : « Rien n'est plus précieux pour un homme que de garder intactes ses convictions à lui, ses passions à lui, son Idéal enfin, et le grand travail de notre jeunesse doit être de découvrir en soi ces convictions, ces passions, cet Idéal », les mêmes critiques eussent bien été obligés de reconnaître ce qui eût rendu ce jeune homme si cher à Michelet, — un courageux, un fervent dévot de l'Ame humaine. Mais voici qui a aidé encore à ce malentendu : c'est le courage d'un Parisien obligé de s'armer d'ironie pour se défendre contre l'assaut des innombrables adversaires prêts à railler sans cesse tout ce qu'il aime, et c'est la ferveur d'un enfant de la fin du siècle en qui

(1) Cité dans *Amori et Dolori sacrum*, p. 308.

les besoins de la vie morale palpitent et souffrent à avide, sans cet aliment de la foi au mystère du monde, à la réalité vivante et aimante de l'Inconnaissable, à Dieu, pour tout dire, — et c'est le second trait de cette nature si profondément éprise de l'indépendance intellectuelle et sentimentale. Ce passionné d'indépendance est en même temps une sorte de mystique incroyant qui ne sait pas prier et qui met au-dessus de tous les livres celui qui d'un bout à l'autre n'est qu'une prière : l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

« Ironique et méprisant par amour d'un Idéal dont il n'aperçoit pas de principe extérieur à lui-même, anxieux uniquement des choses de l'Ame et n'acceptant pas la foi qui seule donne une interprétation ample et profonde aux choses de l'Ame : tel se montre le romancier trop compliqué de *Sous l'Œil des Barbares*, et il résulte de cette double disposition une maladie morale très singulière, dont un exemple déjà avait été donné par Benjamin Constant, et qui réside dans l'intermittence de l'émotion. L'homme qui met son Idéal infiniment haut trouve sans cesse des défauts qui le froissent dans les objets ou les êtres auxquels il s'attache, et l'intensité de ses goûts est proportionnée à l'ardeur de ses enthousiasmes. Leur rapidité aussi, — car il porte en lui-même un élément d'ironie, et il est immanquable que cette ironie s'applique à ces objets et à ces êtres aussitôt qu'il commence de voir ces défauts. — « Tout ce qui me faisait frémir d'amour dans « ma jeunesse », disait Alfieri, « me faisait presque « aussitôt éclater de rire ». Cette alternance de l'ironie et de l'amour devient même si rapide qu'elle aboutit à la plus singulière des simultanéités, et, pour douloureuse qu'elle soit, elle ne tarde pas à devenir nécessaire,en vertu de cette loi des réactions qui gouverne le monde moral comme le monde physique. On se sent sentir davantage à sentir par contradiction, mais il n'est pas de gymnastique qui épuise davantage toutes les forces vitales du cœur. Alors, à des dépenses ex-

cessives d'émotion succèdent des atonies étranges, une mort intérieure et cette triste, cette lourde sécheresse dont *Adolphe* est le poème inimitable. Dans cette aridité cependant que devenir, avec une sensibilité qui souffre de sa torpeur ? N'est-il pas un moyen de galvaniser cette sensibilité ? N'y a-t-il pas des procédés pour échapper à l'*adolphisme* ? — Il faut bien créer des mots nouveaux pour des phénomènes aussi mal étudiés. Son mysticisme incroyant a conduit M. Barrès à une audacieuse tentative pour appliquer à ses propres émotions la dialectique morale enseignée par les grands religieux, par les François de Sales et les Ignace de Loyola, et c'est toute la pensée de l'*Homme libre* que cette idée dont je ne peux qu'indiquer ici le point de départ.

Le paradoxe qui est au fond d'une pareille thèse, M. Maurice Barrès a trop de sincérité pour ne pas le découvrir un jour. Ce jour-là il prononcera la phrase admirable de notre maître Michelet : « Je ne peux me passer de Dieu. » Tous les dons si rares de sa noble nature seront alors éclairés et harmonisés. Mais n'est-ce pas une communication avec un hors de lui, n'est-ce pas une foi qu'il cherche quand il parle de cet instinct des foules dont il a le si profond amour ? Ce besoin de l'action qui l'a saisi et son socialisme attestent encore chez lui cette soif et cette faim d'une croyance en quelque chose d'autre que lui-même qui lui permette de vivre enfin d'une vie morale, complète et féconde... »

De Jean de Tinan (en 1896).

« Les jeunes gens sur lesquels M. Barrès a agi n'ont pas parlé de lui encore. Il a été mieux que le lettré, l'idéologue, l'écrivain que l'on a discuté, il y a une demi-douzaine d'années, — il a été notre *éducateur*, il a été notre professeur d'*énergie*... ensuite nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu — ou nous

en ferons ce que nous pourrons... Mais il a su être notre maître sans rien nous prendre de notre initiative, — et nous ne lui en saurons jamais assez de reconnaissance. »

De Jean de Tinan, M. René Jacquet, à qui j'emprunte cette citation, raconte cette touchante anecdote :

« ... Quelles paroles valent cet acte du doux enfant que nous pleurons ? Un journal s'occupait de faire élire, par des littérateurs, le plus digne d'entre eux. Dans son lit de moribond, exactement la veille de son agonie, Jean de Tinan demanda une plume et traça sur son bulletin de vote le nom de Maurice Barrès. »

(Notre Maître Barrès, p. 3-4).

De M. Charles Maurras.

Dans la *Gazette de France*, avril 1905 :

« ... *Sous l'Œil des Barbares, Un homme libre, le Jardin de Bérénice* ne furent pas seulement pour beaucoup des nôtres le point de départ d'une nouvelle manière de penser, de sentir, d'agir : ces livres prirent une part essentielle et principale à la seule révolution heureuse qui ait eu lieu dans la littérature française depuis 1830. Nous avons eu, et grâce, en majeure partie, à Maurice Barrès, un retour décisif au goût ancien, au goût naturel et traditionnel, au goût éternel de la France... Si l'impressionisme, le naturalisme et toutes les autres formes d'un romantisme dégénéré ont été vaincus dans l'intelligence française entre 1885 et 1895, c'est à Barrès, à Barrès seul, qu'est dû le principal honneur du triomphe.

De M. Jules Lemaître.

Dans l'*Echo de Paris :*

L'*Appel au Soldat* me paraît être de l'histoire au même titre, par exemple, que les *Mémoires* de Saint-Simon,

les *Mémoires d'Outre-Tombe* ou les visions de Michelet, et à plus forte raison que les admirables chapitres de l'*Education sentimentale* où est racontée la Révolution de 1848. Toute histoire est forcément « subjective », c'est-à-dire interprétée, et par suite transformée par le narrateur, à moins que celui-ci soit un esprit tout à fait indigent. L'histoire est, dans l'*Appel au soldat*, d'un subjectivisme qui avoue, voilà tout...

De M. Emile Faguet.

Dans la *Revue Latine* :

« L'*Appel au Soldat* contient de très grandes beautés ! La figure de ce niais prétentieux et faible, Boulanger... mais si nôtre, si français, si représentatif de la race elle-même, et qui explique, et par lui-même et par l'engouement qu'il avait excité chez nous, la principale cause de nos malheurs, c'est à savoir que nous sommes des irréfléchis ; la figure de Boulanger peinte avec amour par un homme très réfléchi... était intéressante, curieuse, un peu énigmatique, mystérieuse, puis touchante, infiniment, aux derniers temps, aux temps d'amour et de mort. Tout simplement, le Barrès amoureux de Stendhal, s'était tout à coup éveillé comme un Stendhal nouveau, aussi inquiet, aussi frémissant, presque aussi perspicace, meilleur écrivain, racontant l'histoire d'ambition, d'amour et de désespoir d'un condottiere italien. C'était excellent, plus qu'excellent. »

De M. René Doumic.

Dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1902 :

« Un peuple est dépendant de son histoire ; il ne saurait, sans compromettre son existence même, se jeter notoirement en dehors des voies traditionnelles ; pour lui-même, comme pour les individus qui la com-

posent, cette solidarité avec toutes les générations qui se sont succédé sur le même sol est la principale source d'énergie ; c'est dans les profondeurs de ce sol que ses racines vont puiser la sève dont il a besoin pour vivre. Cette idée est celle sur laquelle M. Barrès revient sans cesse, qui lui a inspiré ses meilleurs chapitres et qu'il a trouvé moyen d'illustrer et de rendre sensible par des symboles d'une invention très ingénieuse.

« Dans l'*Appel au Soldat*, le chapitre le plus remarquable est celui où il imagine que deux de ses personnages, Sturel et Saint-Phlin, recherchent leurs racines nationales en parcourant la vallée de la Moselle... Dans *Leurs Figures*, la lettre de Saint-Phlin sur une nourriture lorraine souligne ce passage : « La « plante humaine ne pousse vigoureuse et féconde « qu'autant qu'elle demeure soumise aux conditions « qui maintinrent et formèrent son espèce durant des « siècles. » Telle est l'idée dont M. Barrès, dans son premier volume (*Les Déracinés*), poursuivait la vérification en nous faisant assister aux aventures parisiennes de sept jeunes Lorrains déplantés de la terre natale, et comme il dit, « déracinés », l'expression a fait fortune parce qu'elle était juste autant que saisissante...

« Le romancier doit créer de la vie : il y a dans ces pages toutes saturées d'indignation et qui suent le mépris, une remarquable intensité de vie. Ce dernier volume (*Leurs Figures*) est le meilleur de la série. M. Barrès... a pris une manière directe, un style vif, incisif, relevé de traits mordants, éclairé d'un jaillissement d'images.

De M. Henry Bordeaux.

Dans la *Revue hebdomadaire :*

« C'est le secret de l'auteur d'exciter en nous des passions ardentes et plus intellectuelles que sentimentales. Une frénésie cérébrale agite ce livre, et aussi une fièvre tragique. Dans la peinture des sept jeunes gens

qui en sont les héros, il a mis une puissance orageuse; rarement on donna tant de couleur aux désirs qui gonflent de jeunes poitrines et à leur mélange d'ambition et de romanesque tristesse.

De M. Léon Blum.

Dans le *Gil Blas*, 23 mars 1903 :

« Il est véritablement un grand écrivain. Quel art certain de toucher toujours aux points sensibles du cœur ! Quelle grâce et quelle magnificence ! Il se joue et s'éploie au-dessus des sujets avec une fierté, une liberté inimitables. Les pages qu'il publie aujourd'hui (*Amori et Dolori sacrum*) appartiennent, comme il l'a bien senti, à la même veine que *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, et c'est la veine la plus rare et la plus riche de sa sensibilité... Ce livre... a mérité son titre. Il est digne d'avoir été dédié à l'amour et à la douleur. Il est singulier come l'amour. et fécond comme la souffrance. Il est nourri d'analyse et d'enthousiasme, d'expérience et d'illusion, d'ardente réflexion et de passion désabusée.

... Le tissu très serré, très profond du style mêle et unit les éléments les plus disparates : lyrisme romantique et précision abstraite, ornement et sécheresse, une certaine crudité grave dans la couleur qui me rappelle les chefs-d'œuvre du goût espagnol.

De M. André Hallays.

Dans le *Journal des Débats* :

« Cet ouvrage (*Au service de l'Allemagne*) n'est point seulement une belle œuvre d'art, peut-être la plus achevée qu'ait produite son auteur, celle où il a exprimé l'énergie et la complexité de sa pensée avec le plus de force, avec le plus d'aisance, de la manière la plus continûment harmonieuse ; c'est aussi un document historique. Voici une image de l'Alsace propre

à choquer la sentimentalité française et les préjugés germaniques. Sans doute elle ne surprendra pas ceux qui, depuis quelques années, suivent avec attention ce que l'on dit et ce que l'on écrit au-delà des Vosges. Mais nul écrivain n'avait encore montré sous une forme concrète, vivante, dramatique, les répugnances éternelles de l'Alsace et sa tactique nouvelle.

De M. Jean Moréas.

Dans la *Gazette de France*, à propos du *Voyage de Sparte* :

« J'aime les tourments de Barrès devant le paysage attique. Ces tourments vont plus haut qu'un chant d'adoration ; ils lui découvrent plus nettement la beauté terrible de cette terre. Hélas ! on ne cueille pas les violettes des Muses, comme les œillets d'Andalousie ou les camélias des lacs italiens, avec une félicité sensuelle.

... Maurice Barrès a senti vivement combien tout dans ce pays de l'Attique répugne au *théâtral*. A Sparte, Chateaubriand poussait des cris en appelant Léonidas. Mais à Salamine, au milieu d'une nuit translucide, tandis que le rythme des vagues battait le rivage, en se souvenant de Thémistocle, il n'ose point rompre le silence d'une nature si divine... Par un détour Barrès devait aboutir à une notion très fine de l'Attique et de son art.

De M. Charles Maurras.

A propos des *Amitiés françaises* :

« On disait voici quelques années que l'œuvre propre des nouveaux philosophes politiques serait d'incorporer à la doctrine traditionnelle cette inquiétude de l'avenir qui semble lui manquer un peu. Les *Amitiés françaises* correspondent à ce désir. Quelques lignes me résumeraient l'essence de ce beau livre.

— Oh ! Philippe, pensais-je, comme tes bras deviennent forts et pourront bientôt me pousser dans la tombe ! *Il est temps que je te passe la tradition...*

Un peu plus loin la même pensée se complète, s'amplifie et se définit avec une éloquence qu'il est, ce me semble, inutile de commenter, dans ce véritable *Dies iræ, dies illa* :

« Quand survint la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te tais pas, glas de terreur. Après toi commencera l'affreux silence et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens, leurs portraits même seront brutalement maniés et rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique. Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose. »

Si nous causons ici politique et morale, la littérature n'y est pas une indifférente. Remarquez, je vous prie, dans ce sombre psaume le dur trait de réalisme lorrain : *rejetés parce qu'ils manquent de valeur artistique.* On peut aimer ou n'aimer pas de telles notes. On peut les trouver discordantes ou sentir à quel point elles enrichissent l'ensemble. Mais le caractère particulier de la musique de Barrès ne se comprend point sans ces brusqueries. Elles sont, à mon sens, dignes de tant d'admiration, que j'irai jusqu'à dire qu'elles lui constituent sa *prose* et qu'elles donnent à cette prose — « ma chanson heurtée, elliptique » — grand air et classique figure Elles la distinguent de la poésie dérimée ou de l'éloquence de chaire.

BIBLIOGRAPHIE

L'ŒUVRE

Anatole France, (avec un fac-simile d'A. France). Paris, Charavay, 1883, in-8°. (*Extrait de la « Jeune France »*). — **Les Taches d'encre**, gazette mensuelle. Paris, imprim. de R. Brissy, 5 novembre 1884-février 1885, 4 fascicules in-18. Extrait du prospectus : *Brochure de luxe, de cinquante à cent pages environ* (sic) *devant paraître le 5 de chaque mois, du 5 novembre 1884 au 5 octobre 1885. — Le numéro : un franc.*

Les Taches d'encre *n'auront que douze numeros et pas de collaborateurs. Pour tout ce qui concerne l'administration, les abonnements, annonces, réclamations et la rédaction, s'adresser à* M. MAURICE BARRÈS, *76, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris*). — **Sensations de Paris. Le Quartier Latin, Ces Messieurs, Ces Dames**. Paris, Dalou, 1888, in-18. « Trente-deux croquis par nos meilleurs artistes ». — **Sous l'œil des Barbares**. Paris, Lemerre, 1888, in-18, (nouv. éditions. Paris, Perrin, 1892, in-18, et Paris, Fasquelle, 1896 in-18. Cette dernière avec augmentation). — **Un Homme libre**. Paris, Perrin, 1889, in-16. (Réimp. : *Un Homme Libre*. Paris, Fontemoing, 1904, in-8°). — **Huit jours chez M. Renan** (*Dialogues parisiens*). Paris, Dupret, 1888, in-16 (2me édit. : Paris, Perrin, 1890, in-16 ; réimpr. : *Huit jours chez M. Renan, suivi de M. Renan au Purgatoire.* Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Le Jardin de Bérénice**. Paris, Perrin, 1891, in-18 (réimpr., Paris, Fasquelle, 1894, in-18). — **Trois Stations de Psychotérapie**. Paris, Perrin, 1891, in-16 (se trouve réimprimé à la suite *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Paris, Fontemoing, s. d. (1903), petit in-8°). — **Le Culte du moi. Examen des trois idéologies** (*Sous l'œil des Barbares, Un Homme Libre et Le Jardin de Bérénice*. Paris, Perrin, 1892, in-16. — **Toute licence, sauf contre l'amour**. Paris, Perrin, 1892, in-16. — **L'Ennemi des Lois**. Paris, Perrin, 1892, in-18, réimpr. : Paris, Fasquelle, 1895, in-18. — **Contre les étrangers**, (*Etude pour la protection des ouvriers français*). Paris, Grande Imprim., 1893, in-32 (Portrait). — **Une Journée parlementaire**, comédie de mœurs en 3 actes. Paris, Charpentier-Fasquelle,

1894, in-8°. — **Du Sang, de la Volupté et de la Mort.** *Voyage en Espagne, Voyage en Italie*, etc.. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-12 (Edit. refondue : Paris, Fontemoing, s. d. [1903]).—**Assainissement et Fédéralisme**, discours prononcé à Bordeaux le 29 juin 1895, Paris, Libr. de la Revue Socialiste, 1895, in-18 (La couverture sert de titre). — **Les Déracinés** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Fasquelle, 1897, in-18 (réimpr., Paris, Juven, 1902). — **Un rénovateur de l'occultisme, Stanislas de Guaita, 1861-1898. Souvenirs** (avec deux portr. de Stanislas de Guaita). Paris, Chamuel, 1898, in-8°. — **Un amateur d'âmes.** Illustr. de L. Dunki, gravées sur bois par Adrin. C. Bellangé, J. et T. Beltrand, Charpentier, Dauvergne, G. Dupré, Froment, etc., (Publié par les soins de la Soc. des graveurs sur bois « L'Image »). Paris, Fasquelle-1899, in-4°. — **Le Prisonnier**, illustr. par Robert Delé, tang. (Fig. en noir et en coul.). Paris, 1899, 11, rue du Croissant, in-6°. — « **La Patrie Française », 3me conférence. La Terre et les Morts** (*Sur quelles réalités fonder la conscience française*). Paris, aux bureaux de la « Patrie Française », 1899, in-18. — **L'Appel au Soldat** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Fasquelle, 1900, in-18 (réimpr. : Paris, Juven, 1902, in-18). — « **La Patrie Française », 7me conférence. L'Alsace et la Lorraine.** Paris, aux bureaux de la « Patrie française, » 1900, in-18. — **Une soirée dans le silence et le vent de la mort.** Paris, aux bureaux de « l'Action Française », 1901, in-8° (en sus : 100 ex. sur hollande). — **La Genèse d'une Œuvre** (*Comment aimer notre terre et nos morts ? Le Musée d'Arles. Une Lettre de Mistral*). Strasbourg, J. Norriel (F. Staat, succ.), 1902 (Extr. de *La Revue Alsacienne illustrée*, vol. IV, n° II, (1902). — **Scènes et doctrines du Nationalisme.** Paris, Juven, s. d. [1902], in-18. — **Leurs Figures** (*Le Roman de l'énergie nationale*). Paris, Juven, s. d. [1903], in-18. — **Pages Lorraines** [*La Vallée de la Moselle. Lettre de Saint-Phlin sur une nourriture Lorraine. Le 2 novembre en Lorraine*]. Charmes sur Moselle [Impr. Pariset Schmitt], 1903, in-8°. — **Amori et Dolori sacrum**, Paris, Fontemoing, 1903, petit in-8°. — **Les Amitiés françaises** (*Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie*). Paris, Juven, 1903, in-18. — **Quelques cadences.** Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Les Lézardes sur la maison.** Paris, E. Sansot,

1904, petit in-18. — **La Vierge assassinée.** Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **De Hegel aux Cantines du Nord**, avec une préface et des notes par E. Nolent. Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Ce que j'ai vu à Rennes.** Paris, E. Sansot, 1904, petit in-18. — **Les Bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne.** Paris, A. Fayard, 1905, gr. in-8°. — **Une visite sur un champ de bataille.** Paris, E. Sansot, 1905, petit in-18. — **Le Voyage de Sparte.** Paris, Juven, 1905, in-18. — **Ce que j'ai vu au temps de Panama.** Paris, E. Sansot, 1906, petit in-18.

Voir en outre dans **La Vieille garde impériale** sorte de recueil collectif, illustré par Job, (Tours, Alfred Mame et fils, s. d. gr. in-4°) le chapitre intitulé : *La Garde*, par Maurice Barrès (Une gravure sur bois, en tête de ce chapitre, offre un portrait curieux de Maurice Barrès, en officier de la Garde).

PRÉFACES

Henri Teichmann : Nancy-Salon. Nancy, 1888, in-8°. — **Rachilde** : *Monsieur Vénus*. Paris, F, Brossier, 1889, in-18, (réimprimé en 1902. Paris, Genonceaux, in-18). — **Maurice Beaubourg** : *Contes pour les Assassins*. Paris, Perrin, 1891, in-18. — **Jean Lorrain** : *La Petite classe*. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. — **Lucio V. Mansilla** : *Estudios Morales o' sea el Diario de mi vida*. Paris, Richard, impr. 1896, petit in-8°, carré. — **Ernest La Jeunesse** : *L'Imitation de notre maître Napoléon*. Paris, Fasquelle, 1897, (cette préface ne se trouve pas dans tous les exemplaires). — **Paul Flat** : Les Premiers Vénitiens. Paris, Laurens, 1899, gr. in-8°. — **Georges d'Esparbès** : *Le Roi*, poème épique. Paris, Flammarion (1900), in-18. — **Constantin Christomanos** : *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche*, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Journal de la Meurthe et des Vosges (1881); un article. — **La Jeune France (1882)** : *Le Théâtre d'Auguste* Vaquerie (janvier-février) ; *Un mort de la « Jeune France »* [sur Charles-Hugo] (avril) ; *Le Chemin de l'Institut* (juin). **(1883)** : *Anatole France* (février); sur *Théodore de Banville* (juin). — **Les Taches d'Encre**, gazette mensuelle, (voir dans la présente bibliographie « l'Œuvre »). Paris, 5 nov.

1884. — février 1885. — **La Vie Moderne ; La Revue Illustrée ; La Revue des Lettres et des Arts ; Paris Illustré**, etc.., (**1883-1886**).

Revue Contemporaine (**1885**) : *Carême fantaisiste* (25 mars) ; *Le dernier soir d'une année qui s'accomplit, apologue* (25 oct.) ; Notice Nécrologique *sur Louis Desprez* (25 déc.)

La Journée (**1885**) : A Mademoiselle Weber (23 nov).

Les Chroniques (**1886**). *Chronique de Paris* (nov.) ; *Chronique administrative* (déc.) (**1887**) : *Chronique de Paris* (janv. *Mlle Baudelaire*. Rachilde (févr.) ; *L'Œuvre de Leconte de Lisle* (avr.) ; *Chronique de Paris* (mai, juin, juill., août, sept., oct., nov.). **La France** (**1886 et 1890**). *M. Henri Houssaye*, 10 mars 1886.

Voltaire. Quelques articles : (**1886-1888**) : *Legrand du Saulle* (10 mai) ; *M. Camille Doucet* (21 mai) ; *Une Pièce sifflée* [Tragaldabas](23 mai) ; *Au temps de M. Mimi* (28 mai) ; *La grande conversion de M. Sarcey* (4 juin) ; *Chez John Lewis Browon* (9 juin) ; *La leçon d'un insurgé* (11 juin) ; *Les Germinie Lacerteux* 13 juin) *M. J.-J. Weisst* (17 juin) ; *Les Romans du commandant Rivière* (20 juin) ; *Les Coquetteries de M. A. Dumas* (3 juill.) ; *Dostoiewski* (10 juill.) ; *Le Journalisme de Rabelais* (12 juill.) ; *Les Chansons du 14 juillet* (15 juillet) ; *Les nouveaux Kabbalistes* (31 juill.) ; *Les Filles de Bretagne* (21 août) ; *L'art breton* (26 août) ; *La Bretagne ivre* (3 sept.) ; *Un salon fermé* (7 sept) ; *Ces anges* (13 sept.) (**1887**) : *Les Français malgré eux* (25 mai) ; *Entretien avec un lauréat* (3 juin) ; *Mlle Mauri impressionniste* (18 mai) ; *La Contagion des Rastignacs* (28 juin) ; *Un poète absent* [Gabriel Vicaire] (19 juill.) ; *Dante Gabriel Rossetti en France* (16 août) : *Le Château d'Anet restauré* (9 sept.) ; *Un entretien de Bonaparte* (5 oct.) ; *Académie* (28 oct.) ; *A l'Hôpital* [Verlaine] (31 oct.) ; *Byzantinisme d'érudits* (11 nov.).

Revue Indépendante (**1888**) : *M. le général Boulanger et la nouvelle génération* (tome VII, nº 18) ; — **La Presse** (**1888-1890**) Chroniques littéraires et politiques.

Figaro (**1888**) : *La sensibilité d'Henri Chambige* (11 nov.). — **1890**, *Les Enseignements d'une année de boulangisme* (13 févr.) ; *La Formule anti-juive* (22 fév.) ; *Du génie insuffisant de nos hypnoptiseurs* (27 juill.) ; *De l'utilité des injures* (12 août) ; *Jean Moréas, symboliste* (25 déc.). — (**1891**) : *Thermidor aux Archives* (23 janv.) ; *Entretien avec deux anarchistes* (11 juin) ; *La pensée et l'action* (23 sept.) ; *Impressions de rentrée* (16

oct.) ; *Le Génie au Cimetière* (3 nov.) ; *Ni Shakespeare ni Eschyle* (14 nov.) ; *Les Meneurs* (8 déc.) ; *Un genre à restaurer* (13 déc.). — **(1892)** : *Règle de Vie d'un philosophe* (26 janv.); *Loti expliqué* (11 mars) ; *Abus de l'éducation physique* (9 avril) ; *Querelle des Nationalistes et des Cosmopolites* (26 avr.) ; *Le Caractère du général Boulanger* (30 sept.) ; *Renan* (3 oct.) ; *Le Panthéon fermé* (12 nov.). — **(1893)** : *Leurs Figures* (25 janv.) ; *L'Accusateur* (23 fév.) ; *Le protestantisme de M. Taine* (25 mars) ; *Les Femmes de Bonaparte* (6 nov.). — **(1894)** : *Le philosophe Challemel Lacour* (25 janv.) ; *Les conditions d'une vie de dominateur* (5 mai); *Les deux Elus d'hier. Paul Bourget* (1er juin) ; *L'enseignement de Lourdes* (15 sept.). — **(1895)** : *Le Cas de M. Raynal* (8 fév.); *Compliment au Nouvel académicien* (14 juin); *Les Parisiens et l'Exposition* (23 sept.); *Avignon trouvera-t-elle des millions?* (23 oct.) ; *Le Cas Berthelot* (8 nov.). — **(1896)** : *Les funérailles de Verlaine* (10 janv.); *La Vérité sur la crise de Conscience de M. Renan* (1er mai); *Clémenceau littérateur* (20 mai) ; *Le point de vue d'un Professeur* (16 juin) ; *Conseils d'un pendu et d'un clérical à Jaurès* (5 août) ; *Nos internationalistes* (26 août) ; *Sur le patriotisme* (14 sept.) ; *M. Hanotaux historien* (25 sept.) ; *M. Taine et le Philistin* (19 déc.). — **(1897)** : *Une nouvelle équipe parlementaire* (6 janv.). — **(1898)** : *Impressions d'audience* (procès Zola), (24 févr.)

Le Courrier de l'Est (fondé par Maurice Barrès) **(1889-1893)** et réapparition en **1898**. Nombreux articles. — **Revue blanche** (**1892** février).

Journal (**1892**) : *La vraie gloire* (14 oct.); *Contes moraux* (21 oct.) ; *Opinion d'une femme sur nos grands hommes* (4 nov.) ; *Les Taches de Sang* (11 nov.) ; *Procès-verbal* [affaire Hugues Le Roux Des Houx] (1 décembre) ; *L'Esthétique de l'interview* (2 déc.) ; *La leçon du cadavre* (16 déc.). — **(1893)** : *La Suisse à Paris* (13 janv.) ; *M. Jean Jaurès* (20 janv.) ; *Chez les ouvriers* (27 janv.) ; *Une visite au Palais* (3 févr.) ; *Préférez-vous la mort ?* (10 févr.) ; *Une mode qui passe* (17 fév.) ; *De l'usage des femmes* (24 fév.) ; *Un scandale littéraire* (3 mars) ; *L'influence de M. Taine* (6 mars) ; *Pour les gens de maison* (10 mars) ; *M. Taine eut-il tort ?* (17 mars) ; *De l'inclination* (24 mars) ; *Deux maîtres* (31 mars) ; *Anatole France* (7 avr.) ; *Napoléon professeur d'énergie* (14 avr.) ; *La bonne aventure à Paris* (21 avr.) ; *Le surmenage physique* (5 mai) ; *Amusements pour femmes* (12 mai) ; *De l'épuisement nerveux* (19 mai) ; *Plein ciel* (26 mai) ; *Notes de Versailles*

(3 nov.) ; *Psychologie des grands hommes* (17 nov.) ; *La sixième législature* (24 nov.) ; — *Le suffisant dédain* (1 déc.) ; *La jeunesse universitaire* (8 déc.) ; *Philosophie du Crime* (10 déc.) ; *Sautez petits* (15 déc.) ; *Revoltés et resolus* (22 déc.) ; *La littérature belge* (29 déc). — (**1894**) : *L'année universitaire* (2 janv.) ; *Double chronique* [*Littérature belge*], (5 janv.) ; *Le point de vue philosophique* (12 janv.) ; *Le Tout Rambouillet à Paris* (19 janv.) ; *La promenade du jour* (26 janv.) ; *L'esprit de révolte en littérature* (9 févr.) ; *Enfin Balzac a vieilli* (16 févr.) ; *Les personnages d'une journée parlementaire* (24 févr.) ; *L'aube* (2 mars) ; *Le climat nouveau* (16 mars) ; *Sur l'esprit protestant* (23 mars) ; *Causeries Stendhalienne* (4 mai) ; *M. Jules Soury* (11 mai) ; *Un temoin de la guillotine* (22 mai) ; *L'art à la maison du Peuple* (25 mai) ; *Les benéfices du voyage* (8 juin) ; *Mefiez-vous des Médecins* (15 juin) ; *Les déformations officielles* (22 juin) ; *Impressions de Congrès* (28 juin) ; *Philosophie du Congrès* (29 juin) ; *Les femmes et la politique* (6 juill.) ; *Une Cour d'amour* (13 juillet) ; *Un genre littéraire restauré* (20 juillet) ; *L'enseignement d'un maître* (27 juillet) ; *Se prêter, non se donner* (10 août) ; *Déroulède et Tolstoï* (17 août) ; *La lecture dans le Cachot* (24 août) ; *Le personnalisme des ouvriers d'art* (31 août) ; *La désillusion de Tolstoï* (14 sept.) ; *La gestion des morts* (21 sept.) ; *L'esthétique du cyclisme* (28 sept.) ; *Sociologues et Socialistes* (5 oct.) ; *L'imagination représentative chez les vieillards* (12 oct.) ; *Les bénéfices de la décentralisation* (19 oct.) ; *Les partisans de la décentralisation* (26 oct.) ; *Comment pourrait se faire la décentralisation* (4 nov) ; *Le socialisme sera décentralisateur* (9 nov.) ; *Les raisons du succès* (16 nov.) ; *Un grand homme du passé* (23 nov.). — (**1895**) : *La commune et la région, laboratoires de sociologie,* Conférence (2 oct.). — (**1897**) : *Sur un journal doctrinaire* (22 janv.) ; *En profondeur* (5 févr.) ; *Le lieu le plus tragique...* (13 févr.) ; *On demande au Parlement trente millions* (27 févr.) ; *Un laboratoire* (13 mars) ; *La tête d'Holopherne* (27 mars) ; *La philosophie des sciences maudites* (10 avr.) ; *La Grèce utile au réveil français* (24 avr.) ; *Le nid de l'aigle* (22 mai) ; *Dans les petites villes lorraines* I. II. III. (5, 19 juin et 3 juill.) ; *La supériorité française* (14 août) ; *Un motif de vivre* (31 juill.) ; *Constituer une cellule sociale* (10 nov.) ; *L'éducation nouvelle* (4 déc.) ; *Alphonse Daudet* (18 déc). — **1898** : *Izoulet au Collège de France* (1 janv.) ; *Autour du Collège de France* (15 janv.) ; *Une brochure de propagande* (26 févr.) ; *Un calomnié* (12 mars) ; *Mieux vaut une tyrannie que deux* (28 août). — (**1899**) :

Ce que nous entendons par conciliation (3 févr.); *La langue espéranto* (10 févr.); *A demain la politique. Mort de Félix Faure* (17 févr.); *Commentaire sur une déclaration* de la « Patrie française » (20 févr.); *Le cas de Georges Grosseau* (17 mars); *Une page inédite de Taine sur l'association* (18 avr.); *Napoléon considéré comme une suite de leçons* (28 avr.); *Une phrase mémorable* (6 mai); *Une nuit du Walpurgis au Brocken* (21 juillet); *Lavisse et Jules Soury,* (12 oct.); *La lettre de Jules Soury,* (21 oct); *Bourget comme moraliste social* (10 nov.); *Note sur Jules Soury* (24 nov.). — **(1900)** : *A propos de l'alliance allemande* (11 janv.); *Toast prononcé au banquet de la Patrie française,* (15 janv.); *La maison natale de M. Taine* (25 janv.); *Question d'intelligence* (22 mars); *Examen de conscience d'un nationaliste* (29 mars); *La morale nationaliste* (12 avr.); *Un passionné de solitude* (3 mai); *Le mirage grec* (11 juin; *Les pas dans les pas* (23 juin); *Pour M. Léon Bourgeois* (28 juin); *Les aveux de M. Léon Bourgeois* (30 juin). *Les trois fils de Clémenceau* (18 sept.); *Les allemands à l'Exposition* (25 sept.); *Le goût du vagabondage* (9 oct.); *La question de l'orthographe* (16 oct.).

La Vie Parisienne (1890) : **La Cocarde** [Maurice Barrès, directeur politique]. — **(5 sept. 1894. — 7 mars 1895)** : Article quotidien. — **L'Aube (1896)** : *Méditation spirituelle sur Charles Baudelaire* (juin). L'Image. — **(1896-1897)**. — **Revue de Paris (1897)**. — **Cosmopolis (1898)**. — **La Quinzaine (1899)**. — **Revue des Revues (1899)** : Réponse à une enquête sur le roman populaire.

Echo de Paris (1900) : *Peut-on conserver la maison de Pascal?* (14 sept.); *Faut-il sauver la maison de Pascal?* (18 sept.). **Revue Alsacienne illustrée.** [Strasbourg] **(1900 et 1902)**. *En Profondeur.* Notes sur Emile Erckmann. (Erckmann-Chatrian). Avec 8 grav. et deux fac. simile de lettres d'Erckmann et de Chatrian (1900. pp. 45-52). **Le Drapeau (1901)**. Maurice Barrès, rédacteur en chef, samedi 11 mai. — 15 sept.). Voir : *Les Méthodes du général Bonnal* (3 juin); *Quand même.* sur Pasteur (22 juillet).

Gaulois (1901) : *La Semaine des Morts* (2 nov.); *Charles Maurras* (11 nov) — **(1902)** : *Le Trac Conte pour le Jour des Rois* (6 janv.); *Description de la Terre qui produisit Victor Hugo* (21 janv.); *Ils cachent leurs figures* (13 mars); *Un Amant de la Vie* (31 mai); *Le général Bonnal comme éducateur* (20 juin); *Il y a une littérature nationaliste* (16 juill.); *Les Cli-*

mats (2 sept.) ; *Conversation de Chincholle avec Renan au Purgatoire* (25 sept.) ; *La Jeune Espagne* (3 nov.) ; *Les Amants de Venise* (16 nov.) ; *Un dernier mot sur George Sand* (29 nov.). (**1903**) : *Vœux pour les enfants* (1er janv.); *La prépondérance des méridionaux* (29 juin) ; *Il y a plusieurs Frances* (19 juillet) ; *Souvenirs de Venise* (6 août) ; *La mort d'un Ami* (Frédéric Amouretti) (13 sept.) ; *La Protestation en Alsace Lorraine* (25 oct.). — **Revue Bleue** (**1902**) : Article sur Louis Ménard. — **La Patrie** (**1902**) : Article hedomadaire. Voir : *La « Vierge » de Colmar* (8 août) ; *Les Prières qui ne se mêlent pas* (15 août) ; *Auguste Comte et les Congrégations* (17 oct.) ; *La Musique, un dimanche, à Tolède* (24 oct.); *Eugène Hugo* (7 nov.); *D'abord il faut durer ;* analyse d'une conférence de M. Jaurès sur la question du « racinement » (20 févr.). — **Avant Garde de Nancy. Libéral de Nancy** (févr. et janv. 1903). **Renaissance Latine** (**1903**).

Voir en outre : **Annales de la Patrie Française**, revue bi-mensuelle (Maurice Barrès, membre du comité de rédaction) **1900-1901** ; et **Enquête sur la Monarchie.** *Deuxième fascicule*, lettres et opinions, etc., recueillies par Charles Maurras, « Publications de la *Gazette de France* », édit. de propagande, s. d., gr. in-8° (une lettre de Maurice Barrès).

A CONSULTER

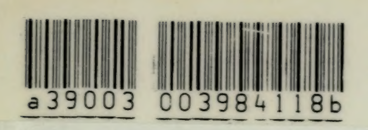
Anonyme [Henri Beauclair] : *Une heure chez M. Barrès, par un faux Renan.* Paris, Tresle et Stock, 1890, in-16. — **Anonyme** : *La Candidature Maurice Barrès.* Paris, à la Permanence (Fédération des Comités de la Patrie française, de la Ligue des Patriotes) 1903, br. in-18. — **Paul Acker**, *Petites Confessions, visites et portraits.* Paris, Fontemoing, 1903, in-18. — **Henri d'Alméras** : *Avant la Gloire. Leurs Débuts*, 1re série. Paris, Soc. fr. d'impr., 1902, in-18. — **Jacques Bainville** : *La Sensibilité de Maurice Barrès.* « Minerva », 15 avr. 1903. — **Henry Bérenger** : **Dr Franz Blei** : *Maurice Barrès.* Œsterreichische Rundschau, (Brünn), 15 nov. 1906. — **Léon Blum** : *En lisant, réflexions critiques.* Paris, Ollendorff, 1906, in-18. — **Henry Bordeaux** : *Les Ecrivains et les Mœurs.* Paris, *Plon-Nourrit*, 1900 et 1903, 2 vol. in-18 ; *Deux méditations sur la mort.* Paris, E. Sansot, 1905, petit in-18 ; *La France Intellectuelle.* Paris, Colin, 1899, in-18. — **Paul Bourget** : *Essais de psychologie contemporaine.* Paris, Plon, 1899, in-18. — **Robert**

de Boyer Montégut : *Nos maîtres*, Toulouse. L'Ame Latine, 1903, in-8°. — **W. G.-C. Byvanck** : *Un hollandais à Paris en 1891*. Paris, Perrin, 1892, in-18. — **Francis Chevassu** : *Les Parisiens, Portraits d'Aujourd'hui* [Mlle Renan]. Paris, Lemerre, 1892, in-18. — **René Doumic** : *Les Jeunes*. Paris, Perrin, 1896, in-18 ; *Essais sur le Théâtre contemp*. Paris, Perrin, 1897, in-18 ; *Etudes sur la littérature franç*. Paris, Perrin, 1899, in-18. — **J. Ernest-Charles** : *Les Samedis littéraires*, tome I. Paris, Perrin, 1903, in-18. — **Emile Faguet** : *Propos littéraires*. Paris, Soc. franç. d'imprim., 1902, et 1905, 2 vol. in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire*, 4e série. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18. — **Ernest Gaubert** : *Maurice Barrès*. « Mercure de France. » 1er sept. 1905. — **Jean de Gourmont** : *La Méthode de Maurice Barrès*. L'Ermitage, 15 déc. 1906. — **Remy de Gourmont** : *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — **Stanislas de Guaita** : *M. Maurice Barrès*. Nancy-Artiste, 15 janv. 1888. — **Lucien Herr** : *Maurice Barrès*. Revue Blanche, 1898. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1894, in-18. **René Jacquet** : *Notre Maître Maurice Barrès*, avec portr. Paris, Per Lamm, 1900, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Jules Lemaître** : *L'Ennemi des Lois*. Figaro, 22 nov. 1892. — **Eug. Martin-Mamy** : *Le « double visage de M. Maurice Barrès*. » Mercure de France, 1er août 1906. — **Camille Mauclair** : *Sensibilité du sceptique. A propos de Maurice Barrès*. Mercure de France, décembre 1894. — **Charles Maurras** : *La Vision du Moi*. Revue Indépendante, avril 1891 ; *Notes sur Maurice Barrès*. Revue Encyclopédique, 1er avril 1894 ; *L'Idée de la Décentralisation*. Paris, Revue Encyclopédique, 1898, in-8°. — **Lucien Muhlfeld** : *Le Monde où l'on imprime*. Paris, Perrin, in-18. — **Georges Pellissier** : *Etudes de littérature contemporaine*. Paris, Perrin, 1898, in-18 ; *Le Roman*, chapitre inséré dans le tome VIII de l'*Histoire de la Langue et de la littérature Française*, publiée par L. Petit de Julleville. Paris, Colin, 1899, in-8°. — **Gaston Rageot** : *Le Succès. Auteurs et public*. Paris, Alcan, 1906.

Voir en outre la Collection de l'**Action Française**, revue bi-mensuelle, 1900-1903, et surtout le **Journal officiel**. Séances de la Chambre : 24 octobre 1890, 6 janvier 1892 et 8 mars 1893.

AD. B.

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères.


a39003 003984118b